

## TROISIÈME PARTIE.

### STATISTIQUE, SCIENCES ET ARTS.

#### UN MÉDECIN DU GRAND MONDE AU XVII<sup>e</sup> SIÈCLE.

##### § I.

###### LA JEUNESSE DE BOURDELOT.

Parmi les médecins les plus vantés au xvii<sup>e</sup> siècle, il en est un dont la carrière aventureuse mérite de fixer la curiosité des biographes. S'il s'agissait d'un vrai savant, s'il fallait apprécier le mérite de ses œuvres scientifiques ou de ses doctrines médicales, nous laisserions la tâche à de plus compétents ; mais il s'agit surtout d'un homme de cour, choyé par les princes, aimé par une reine, cultivant les lettres autant que les sciences, et la musique autant que les lettres ; sa vie est pleine d'anecdotes, d'intrigues et de péripéties ; à ce point de vue, elle intéresse tout le monde et l'on nous permettra d'en dire le peu que nous savons.

Pierre Michon naquit à Sens, le 2 février 1610, du légitime mariage d'Anne Bourdelot et de Maximilien Michon, *chirurgien-barbier*, comme on disait alors. Plus tard, lorsque l'enfant, parvenu à l'âge d'homme, eut conquis les faveurs de la fortune, les envieux lui reprochèrent l'obscurité de sa naissance et la bassesse de son origine. Le reproche n'était pas fondé. Anne Bourdelot sa mère appartenait à l'une des familles les plus respectables de la contrée. Elle était petite nièce de Marie Bourdelot qui donna le jour à Théodore de Bèze (1). Michon était lui-même un praticien estimé, tirant de sa lancette un honnête profit, cultivant les Muses à temps perdu, et digne en tout de l'honorable alliance qu'il avait contractée.

De bonne heure, il destina son fils à la profession de mé-

(1) V. Moréri, v<sup>o</sup> Bourdelot, et l'Annuaire de l'Yonne, année 1848, article de M. Leclerc, sur Th. de Bèze.

decin que plusieurs de ses compatriotes exerçaient avec éclat. Jadis la réputation des chanteurs Sénonois était proverbiale : on disait au XIII<sup>e</sup> siècle *li chantéor de Sens* ; au XVII<sup>e</sup> les médecins avaient remplacé les chanteurs. Il y en avait trois surtout qui faisaient l'orgueil de leur ville natale.

Tres medici sanos Senones fecere medendo.  
Quorum, qui docta plus valet arte, latet (1).

« Trois médecins ont préservé les Sénonois des ravages de la maladie. Quel est le plus habile dans son art : nul ne sauroit le dire. » Lorsqu'un d'eux, Siméon de Provenchères, mourut en 1647, la reconnaissance publique entoura ses funérailles des hommages les plus pompeux. On célébra ses mérites en vers latins, français et italiens, par des quatrains, des sonnets, des élégies, des stances, des acrostiches, et le tout, imprimé chez Georges Niverd (2), parut sous le titre suivant : *Clarissimi viri Simeonis Provencherii, medici regii et Senonensis, tumulus (Tombeau du très-célèbre Siméon de Provenchères, médecin du roi, Sénonois.)* Pour former ce recueil poétique d'éloges funéraires, les membres les plus éminents du clergé rivalisèrent avec ceux du barreau. Les confrères du défunt firent assaut de bonne volonté sinon de talent. Guillaume Sybille, alors premier médecin du prince de Condé, fournit à lui seul plusieurs pièces, en l'honneur de son rival et ami (3). Les chirurgiens prirent la plumé à leur tour, et Michon rima les vers que l'on va lire :

Naguère on ne parloit d'aucune maladie  
Provenchère vivant : maintenant qu'il est mort,  
Hélas ! à grand regret il faut que je le die,  
On n'entend plus parler que de mal et de mort.  
O mort ! ne pense pas nous donner l'espouvante,  
Pour avoir atterré l'un de nos médecins,  
Nous en avons encore une troupe savante,  
Qui saura bien aussi rompre tous tes efforts.

(1) V. *Elogia encomastica et votiva ad. D. Medicos senonenses*, insérée dans l'opuscule ci-dessous, et signée J.-B. Arnould, *decanus senonensis, electus Ep. Claromontanus*. Les trois médecins, célébrés par le poète-évêque sont : Siméon de Provenchères, Guillaume Sybille et Fauvelet.

(2) Opuscule in-4<sup>o</sup> très-rare aujourd'hui ; se trouve à la Bibliothèque d'Auxerre, dans la collection intitulée *Bibliothèque d'un Sénonois*, t. V.

(3) Il signe : *Gul. Sybilla D. et Principis Condæi medicus primarius et senonensis*.

Parmi les disciples d'Hippocrate, tous, jusqu'aux plus modestes, jusqu'aux pharmaciens, se piquaient d'érudition et de belles-lettres. Voici dans le même recueil, et sur le même sujet, un quatrain italien signé Fr. Hatin, pharmacien à Sens. Je le transcris sans en garantir la valeur, à titre de singularité.

Sotto l'oscurò sasso di questa tomba  
Del dottor Provenchero il corpo giace,  
Chi pien d'ogni dottrina in guerr, e'n pace  
Di Sens in medicina fu chiara tromba.

Tant d'honneurs rendus à la mémoire d'un médecin étaient de nature à stimuler l'ambition précoce du jeune Michon. Sans quitter la maison paternelle, il trouvait autour de lui d'utiles leçons et de bons exemples. N'eut-il appris qu'une chose dans son pays, cette chose était précieuse pour son avenir de médecin du grand monde, et nous verrons qu'il en profita : c'est que l'étude des sciences se concilie parfaitement avec le culte des lettres. Même à supposer, comme le prétend Guy Patin, qu'il débuta par être *valet d'un apothicaire*, qu'importe ! puisqu'à Sens les apothicaires cachaient une prosodie derrière leur codex. Au reste, le jeune Michon ne séjourna pas longtemps dans sa ville natale. Il avait deux oncles, qui avaient fait leur chemin à Paris, et qui ne s'étant pas mariés réclamèrent le soin d'achever son éducation. L'offre était séduisante, elle fut acceptée. Pierre Michon devint parisien, et fils adoptif des deux Bourdelot, frères germains de sa mère.

L'ainé, Jean Bourdelot, natif de Sens, avocat au Parlement de Paris, avait acquis la triple réputation d'honnête homme, de jurisconsulte habile et de littérateur distingué. En 1627, la reine Marie de Médicis, informée de ses mérites, le choisit pour être son maître des requêtes. Malgré le temps qu'il consacrait à ses fonctions, il s'adonna à l'étude des langues et surtout à celle de la langue grecque, si bien qu'il passe pour *un des plus célèbres érudits du xvii<sup>e</sup> siècle* (1). On a de lui une édition de Lucien, longtemps estimée, une édition d'Héliodore, et une édition de Pétrone, imprimée après sa mort. Suivant un de nos meilleurs critiques, M. Boissonnade, « les commentaires dont Bourdelot a « enrichi les éditions d'auteurs anciens, ne sont pas indignes

(1) V. Biographie Didot, v<sup>o</sup> Bourdelot.

« d'éloges, quoiqu'ils aient été faits à la hâte » (1). Il laissa encore plus de travaux manuscrits que d'œuvres imprimées et parmi ces manuscrits un *Dictionnaire étymologique de la langue française*, dont la bibliothèque impériale doit posséder l'exemplaire original, écrit de la main même de l'auteur (2). Son frère puîné, Edme Bourdelot, né comme lui à Sens, et qui s'occupa comme lui d'étymologie, était fort habile en médecine. Il mérita d'obtenir en 1620 le titre de médecin du roi Louis XIII. Tous deux concoururent à l'éducation de leur neveu. Comme ils n'étaient pas partisans de ce qu'on appelle aujourd'hui la bifurcation des études, ils exigèrent d'abord qu'il complétât son éducation littéraire, et qu'il suivit un cours de philosophie. Ils lui permirent ensuite de s'adonner à la médecine, dont il avait déjà reçu quelques notions dans la maison paternelle. Ses progrès furent si rapides qu'ils flattèrent la vanité de ses deux protecteurs. Ils voulurent qu'il portât leur nom, et obtinrent de Louis XIII, en 1634, des lettres qui autorisèrent ce changement. Dès lors Pierre Michon s'appela Pierre Bourdelot. Les contemporains oublièrent peu à peu son vrai nom de famille, et nous-mêmes, pour imiter les contemporains, nous accepterons désormais la désignation nouvelle sous laquelle il se fit connaître.

En 1635, bien que ses études médicales ne fussent pas achevées, il suivit le comte de Noailles qui allait à Rome en ambassade ; c'est là qu'il fit son apprentissage de médecin du grand monde, carrière que son esprit lui rendait plus facile qu'à tout autre. Il y commença toute une série de relations honorables, qui attestent à la fois sa valeur réelle et son savoir-faire. Mais l'un de ses oncles étant mort, l'autre, Jean Bourdelot, le rappela près de lui. Il fut alors connu du prince de Condé (3), Henri II<sup>e</sup> du nom, père du grand Condé, le même

(1) Biographie Didot, *eodem*.

(2) Il existait, du moins, à la Bibliothèque Royale, au dernier siècle. V. *Montfaucon, Biblioth. Bibl. Manusc. Ex Bibliotheca Regia Parisiensis*, n<sup>o</sup> 7489 : *Dictionnaire étymologique de la langue française*, original de la main de l'auteur.

(3) Guy Patin prétend qu'il fut présenté au Prince par le célèbre médecin Guéneau. « *Il s'accosta de Guéneau qui le mit auprès du prince de Condé.* » (Lettre du 6 octobre 1636). Je croirais plutôt que Guillaume Sybille, compatriote du jeune homme et premier médecin

qu'en 1647, Guillaume Sybille servait en qualité de premier médecin. Le prince s'attacha Bourdelot, et cette faveur est d'autant plus digne de remarque, que le jeune Sénouois n'était pas encore docteur. Son intelligence, son érudition, ses bonnes manières, suppléèrent au titre qui lui manquait. En 1638, il accompagna le prince au siège de Fontarabie, où vint le chercher une triste nouvelle, celle de la mort de son oncle Jean, le dernier de ses protecteurs. Appelé à recueillir sa succession, qui était fort opulente, il se rendit en toute hâte à Paris; mais quelque fût sa diligence, il arriva trop tard. Déjà le riche héritage était dilapidé; il ne restait qu'une magnifique bibliothèque, toute pleine de livres latins, grecs et hébreux. (1) Malgré son amour pour l'étude, je soupçonne que Bourdelot, qui tenait à faire bonne figure dans le monde, et à qui l'amitié des grands n'enleva jamais un juste goût d'indépendance, eût préféré recueillir chez son oncle moins de livres et plus d'écus. Trompé dans ses espérances, il rejoignit le prince de Condé en Roussillon, où il fit un assez court séjour. Il put alors étudier avec calme et persévérance. Chaque hiver il revenait à Paris pour subir les épreuves nécessaires à l'obtention du grade de docteur. Enfin il fut reçu médecin du roi en l'année 1644 (2).

Vers la même époque, M. le Prince, las de commander en Roussillon, vint dans la capitale et s'installa à l'hôtel de Condé. Ses salons rivalisèrent bientôt avec ceux de l'hôtel de Rambouillet. Comme la plupart de ses contemporains, Henri de Bourbon avait le goût, je dirai presque, la manie des discussions littéraires ou scientifiques, des conversations précieuses, des grandes phrases et des petits vers. Il aimait à entendre célébrer sur tous les tons la beauté, quelque peu surannée de sa femme, Charlotte de Montmorency, et les traits naissants de sa fille, la future duchesse de Longueville. Son fils lui-même, le grand Condé, qu'on nommait encore le duc d'Enghien, jouait sérieusement le rôle de bel-esprit, en attendant Rocroy et tant d'autres journées héroï-

du Prince, s'introduisit près de ce dernier; mais ce n'est là qu'une conjecture.

(1) Guy Patin prétend que cette bibliothèque valait bien huit mille francs, somme assez considérable pour l'époque. V. lettre déjà citée du 6 octobre 1636.

(2) V. Moréri, Dict., v° Bourdelot.

ques. Qui ne connaît l'histoire de ces années rapides, durant lesquelles s'achevait le règne de Louis XIII et se préparait la Fronde ! Qui peut avoir oublié les pages attrayantes que leur a consacrées M. Cousin ! C'était le début du grand siècle, et l'aurore du grand règne. La plupart de ceux qui contribuaient à son illustration étaient jeunes alors. La société tout entière, si l'on peut s'exprimer ainsi, la société française par excellence, celle qui devait donner aux pompes de Versailles un cachet incomparable de grandeur et de distinction, était dans la fleur de sa jeunesse, et cette jeunesse enveloppait d'un nuage brillant, *lumen juventæ purpureum*, la vanité de tant de discussions sérieuses et jusqu'à l'immoralité de tant d'intrigues galantes.

Malgré l'estime que lui témoignait M. le Prince et l'amitié qu'avait déjà conçue pour lui le jeune duc d'Enghien, Bourdelot était encore un trop mince personnage pour occuper une place importante dans les salons de l'hôtel Condé, au milieu des grands seigneurs qui les encombraient. Il s'en dédramatisa en créant dans l'hôtel même, sous les auspices du Prince, une succursale aux réunions aristocratiques si bien dépeintes par M. Cousin. Pour parler le langage du temps, il ouvrit une Académie, c'est-à-dire qu'il assembla une fois par semaine tout ce qu'il put convier de savants pour s'entretenir avec eux sur des matières scientifiques et notamment sur la médecine, la physique et la chimie. L'idée n'était pas tout-à-fait neuve. Il y avait déjà longtemps que des réunions analogues avaient eu lieu chez Conrart, et donné naissance à l'Académie française. Mais personne n'avait songé à tenter pour les sciences ce que Conrart et ses amis avaient fait pour les lettres : Bourdelot s'en chargea. Il eut aussi la bonne pensée de rendre son Académie publique, ce qui en permettait l'accès à tous les hommes désireux de s'instruire, et attirait les discoureurs empressés à se faire connaître. Le succès fut rapide et complet. Chaque semaine une foule nombreuse envahissait les grands appartements du pavillon de l'hôtel Condé, pour prendre part aux nouvelles conférences (1). Ceux qui s'y étaient une fois rendus ne manquaient pas d'y revenir, car ils y trouvaient une liberté de discussion, bien rare à

(1) V. Paris ancien et nouveau, par Lemaire. Paris, 1685, t. III, p. 442 et suiv.

toute époque, et plus précieuse alors que jamais. Écoutons à ce propos l'un des membres les plus assidus de l'Académie, Le Gallois, qui nous a transmis sur elle de nombreux détails, et semble avoir écrit sous l'inspiration directe de Bourdelot lui-même (4) : « on n'y épouse aucun parti, dit-il; on n'y « embrasse aucune secte. Aristote n'y est pas moins favora-  
« blement écouté que Descartes et Gassendi; on n'y rejette  
« point Raymond Lulle, ni Paracelse, ni Hobbes. *Le monde*  
« *y est libre de croire ce qu'il veut.* » (2). Bourdelot ouvrait la conférence par le récit de quelque fait curieux, l'exposé d'une découverte nouvelle, ou la lecture de lettres qu'il recevait de divers savants. Il posait ensuite les questions à résoudre, et dirigeait la discussion avec autant d'habileté que de modération. Esprit souple, plus étendu que profond, un peu sceptique, libre du moins de toute prévention, ne s'effrayant d'aucune nouveauté, désireux d'être et de paraître, voulant ménager ses auditeurs pour en accroître le nombre, n'osant pas encore se permettre les écarts d'arrogance qu'on lui reprocha plus tard, il remplissait à merveille la nouvelle tâche qu'il s'était imposée. Aussi les hommes les plus célèbres dans les sciences et dans les lettres ne dédaignèrent pas de se grouper autour de lui. A peine ouverte, son Académie compta des membres qu'enverraient aujourd'hui nos Académies Impériales. « On y vit alors, dit Le Gallois, les revendeurs Pères Magnen, Mersenne, Grandamy et plusieurs autres religieux très-célèbres par leur science. On y vit Messieurs Gassendi, La Motte-le-Vayer, Montmor, Pascal, Le Pailleur, Petit, Roberval, Hullon, Despagnet père et fils, *Verdus et autres esprits sublimes* (3). » L'expression est un peu forte s'appliquant à M. Verdus, et voilà des noms qu'on s'étonne de voir accolés l'un à l'autre, mais ceux de Mersenne, de Gassendi et de Pascal suffisent pour nous donner une bien haute idée de la réunion savante présidée par Bourdelot.

(1) En effet, Le Gallois a publié le résumé de quelques-unes des conférences de l'Académie de Bourdelot, mais le privilège, en vertu duquel l'impression eut lieu, fut accordé à Bourdelot lui-même, le 20 avril 1671. — Les citations, comprises dans la présente notice, sont toutes empruntées à l'édition de 1675. Paris, Thomas Moette, in-12.

(2) Conversations de l'Académie de M. l'abbé Bourdelot, recueillies par Le Gallois. Entretien servant de préface, p. 62.

(3) Conversations de l'Académie, p. 56.

En même temps qu'il y acquérait une brillante réputation, sa position dans la maison de Condé devenait plus solide et plus digne d'envie. Il passait pour avoir sauvé les jours du duc d'Enghien : ceci, à propos d'une maladie terrible qu'avait subie le jeune prince, peu après son mariage forcé (1). Les uns disaient que le duc avait contracté le germe du mal ; en répétant et dansant le menuet ; les autres qu'il avait succombé au chagrin d'une union mal assortie et d'une passion contrariée. Toujours est-il que sa vie resta longtemps compromise. La crise la plus violente ne céda que pour faire place à une langueur et à un abattement non moins redoutables. Bourdelot, qui soignait l'illustre malade, s'attribua le mérite de sa guérison (2). Il eut au moins le talent de faire partager sa conviction à toute la famille, et surtout au duc d'Enghien, qui en garda la plus vive reconnaissance. Aussi, quand mourut Henri de Bourbon, le Duc, devenu à son tour Prince de Condé, n'hésita pas à conserver Bourdelot près de lui. Il lui confia l'éducation de son fils unique, le nouveau duc d'Enghien. En toute circonstance, il le traitait plutôt comme un ami que comme un serviteur, et lui manifestait un attachement profond.

De son côté, Bourdelot trouva l'occasion de prouver d'une manière éclatante son dévouement à la Maison de Condé. Le 13 janvier 1650, M. le Prince, son frère de Conti, et son beau-frère le duc de Longueville furent arrêtés au Palais-Royal : comme disait alors le duc d'Orléans, Mazarin avait pris d'un coup de filet le lion, le singe et le renard. Au moment de ce coup audacieux, la mère du grand Condé, qu'on appelait la Princesse douairière, Clémence de Maillé sa femme, et le duc d'Enghien son fils, alors âgé de 7 années, étaient à Chantilly, entourés d'une foule de personnes attachées à leur service ou dévouées à leur maison. Grand fut l'émoi de cette petite cour, lorsqu'on y apprit l'arrestation des princes. Que faire pour leur être utile ? que faire aussi pour soustraire le jeune duc aux émissaires du Cardinal ? chacun donnait son avis. Lenet, le conseiller fidèle, accouru en toute hâte, proposait de fuir

(1) V. Mémoires de Lenet, coll. Michaud-Poujoulat, t. XXVI, p. 432 et suiv.

(2) Conversations de l'Académie. Entretien servant de préface, p. 50.



à Montrond, château fort, que le Prince de Condé possédait sur les confins du Berry, et là, dans une place sûre, à l'abri de toute surprise, d'exciter le zèle des principaux frondeurs alors dispersés. « Bourdelot, dit Lenet lui-même (1), mé-  
 « decin du prince de Condé et de toute sa maison, homme  
 « de beaucoup d'esprit et de grande considération, étoit celui  
 « de tout, ce qu'il y avoit d'hommes à Chantilly qui avoit les  
 « sentiments les plus fermes et les desseins les plus relevés.  
 « Il avoit écrit au Cardinal Antoine Barberini, qu'il avoit  
 « conçu particulièrement à Rome et depuis en France, vers  
 « qui, il s'étoit acquis beaucoup d'estime et de liberté, pour  
 « essayer, par ses lettres, de le porter à faire son possible  
 « auprès du Pape, ennemi du Cardinal, pour faire entrepren-  
 « dre à sa Sainteté de demander la liberté des Princes à leurs  
 « Majestés. Il maintenait des correspondances avec les amis  
 « que sa profession et ses belles-lettres lui avoient acquis à  
 « Paris et en divers endroits, dedans et dehors le Royaume,  
 « pour savoir et faire savoir les nouvelles qu'il importoit de  
 « débiter. »

Malheureusement la Princesse Douairière étoit d'une grande faiblesse de caractère, d'une avarice extrême; elle craignoit autant de compromettre sa fortune que la cause de son fils, et ne savoit jamais à quoi se résoudre. Clémence de Maille étoit trop jeune, elle avoit une position trop fautive pour oser prendre l'initiative. Au lieu d'agir, on continua follement de s'amuser. Les promenades galantes, la musique, les bouts-rimés, et tous les divertissements favoris de cette étrange société reprirent leur cours habituel. Si la fermeté de Bourdelot devenoit inutile, son esprit enjoué pouvoit briller tout à son aise. La seule vengeance qu'on songeoit à tirer du cardinal étoit d'interrompre les jeux, pour lire, à mesure qu'ils parvenaient, les pamphlets ou les chansons dirigés contre lui.

Un incident facile à prévoir contraignit les hôtes de Chantilly à sortir de leur insouciance. Mazarin, qui soupçonnoit dans ce château plus d'intrigues qu'il n'y en avoit réellement, fit observer les environs, et envoya un gentilhomme ordinaire du roi pour s'assurer de la personne des princesses et du jeune duc. Ce gentilhomme, nommé du Vouldy, n'avoit jamais vu ni la Princesse Douairière, ni sa belle-fille, ni le duc d'Enghien.

(1) Mémoires de Lenet, Coll. Michaud-Poujoulat, t. XXVI, p. 221.

On l'abusa, pendant plusieurs jours, en lui présentant une demoiselle d'honneur de la princesse de Condé, comme étant la princesse elle-même, et l'enfant du jardinier comme étant le duc en personne. Grâce à l'erreur de du Vouly, Clémence de Maillé put fuir avec son fils et gagner Montrond. Lenet, comme toujours, dirigeait l'entreprise. Bourdelot l'assistait ; il veillait particulièrement sur l'enfant confié à ses soins (1). Quelques mois après, nous trouvons l'aventureux médecin, dans le carosse de la Princesse, quittant Montrond au milieu de la nuit, et se dirigeant vers Bordeaux avec le duc d'Enghien (2). Sur la route, on rencontra un nombreux détachement de frondeurs, commandés par les ducs de Bouillon et de Larochehoucauld. Clémence de Maillé leur présenta son fils, et le petit duc, à peine âgé de 7 ans, débita avec assez d'assurance un compliment, que sans doute lui avait appris Bourdelot, son précepteur. « Messieurs, dit-il, « je n'ai en vérité plus peur de Mazarin, puisque je vous « trouve ici avec tant de braves gens ; et je n'espère la liberté « de mon bon papa que de leur valeur et de la vôtre (3). » Flattée dans sa vanité maternelle, ravie de jouer un grand rôle et de commander en souveraine, espérant surtout mériter la reconnaissance de son illustre époux, la princesse s'enferma dans Bordeaux, où elle soutint un siège de quatre mois contre les troupes royales. On la voyait avec son fils et ses dames porter de la terre aux retranchements dans des paniers ornés de rubans. Jamais la Fronde n'avait été plus hardie, plus brillante, et plus puérile en même temps. Après de longs et stériles efforts, il fallut traiter, et revenir à Montrond, sauf à se consoler de l'échec reçu par de nouveaux plaisirs et de nouvelles intrigues. On accuse parfois la tristesse de nos mœurs et la régularité monotone de nos habitudes bourgeoises, c'est que nous ne ressemblons guère à la

(1) V. Mémoires de Lenet, édition déjà citée, p. 236. « Bourdelot, à présent abbé de Massai, célèbre médecin, auquel pour son savoir et bonnes qualités le Prince avoit confié le soin des premières études de son fils, le suivit partout en ce voyage. »

(2) *Eodem*, p. 263. « Il étoit près de minuit quand la Princesse monta en carrosse : elle y fit entrer avec elle Mesdames de Tourville, de Gourville, Changrand et Bourdelot, son médecin et précepteur du Duc. »

(3) *Eodem*, p. 264.

haute noblesse de 1650. Pour elle tout était matière à divertissements. Fidèle à ces traditions joyeuses, Bourdelot essaya même de les appliquer à l'éducation des princes. Il imagina, pour le jeune duc dont il était le précepteur, mille procédés ingénieux qui tendaient à lui déguiser l'aridité des études classiques, et qui valurent à l'habile docteur l'admiration des grandes dames de Montrond. — « La Princesse, dit Lenet, « montoit à cheval et se promenoit dans le parc avec toute « sa cour, elle menoit le duc son fils avec elle, pour s'ac- « coutumer peu à peu aux voyages qu'elle et lui pourroient « faire dans la suite. Elle jouoit à divers jeux de divertisse- « ment, et vouloit que tous les officiers jouassent dans sa « chambre. Elle lisoit ou faisoit lire, elle travailloit à quel- « ques ouvrages, elle faisoit chanter quelques-unes de ses « filles qui avoient la voix belle ; elle prenoit plaisir à voir « instruire le duc par Bourdelot, qui avoit mille petites maniè- « res agréables pour le faire estudier avec moins d'adversion « que n'en ont ordinairement les enfants de son âge (1).

Cependant les fêtes de Montrond n'eurent pas une longue durée ; interrompues par la nouvelle de la mort de la Princesse douairière (2), elles ne devaient plus se renouveler. Le prince de Condé fut rendu à la liberté le 13 février 1651. La princesse, sa femme, vint le rejoindre à Paris, et Bourdelot, qui l'accompagnait, retrouva en même temps son puissant protecteur.

Sur ces entrefaites, la reine de Suède, la fameuse Christine, tomba grièvement malade. Les savants qui composaient sa société la plus chère, et qu'elle avait recrutés dans toute l'Europe, étaient impuissants à la guérir. Elle chargea Saumaise de lui chercher un médecin en France. Saumaise proposa d'abord ce titre à Guy-Patin, qui *eut peur du froid*, s'il faut l'en croire, ou qui craignit d'échouer dans cette tâche. Au refus de Guy-Patin, Saumaise s'adressa à Bourdelot, qui n'hésita pas d'accepter. Lui répugnait-il de se jeter une seconde fois, à la suite de son protecteur, dans les hasards d'une guerre imprudente, ou bien espérait-il dans ses nouvelles fonctions, servir les frondeurs et la maison de Condé, près d'une souveraine puissante ? Nous ne savons lequel de

(1) Mémoires de Lenet, p. 447.

(2) 2 décembre 1650.

ces motifs influa sur sa détermination. Il était ambitieux, il aimait l'évidence, le bruit des cours, les aventures imprévues. Christine attirait sur elle et sur son entourage les regards de l'Europe entière. Bourdelot partit pour la Suède.

Son départ fut un événement dans le monde des lettres et des sciences. La *Gazette de France*, plus sobre de *Faits-divers* que nos immenses journaux d'aujourd'hui, en donna la nouvelle dans les termes suivants : « Le 19 octobre (1651), le sieur Bourdelot, docteur en médecine de la faculté de Paris, en partit pour aller servir la reine de Suède, en la charge de premier médecin, dont cette judicieuse princesse a voulu l'honorer, en faveur de l'estime qu'elle fait des personnes de lettres, et notamment de la réputation que le dit sieur Bourdelot s'est acquise dans sa profession, pendant quinze ou vingt années qu'il l'a exercée auprès des Princes et des plus grands seigneurs de France et d'Italie (1). » On voit que notre docteur, en quittant la capitale, emportait d'honorables passeports. Sur toute la route il fut accueilli par des savants avec une bienveillance extrême. Il ne négligea aucune occasion d'accroître ses relations mondaines, et d'étendre ses connaissances scientifiques. Ici même se place un fait que je tiendrais à éclaircir si j'avais l'honneur d'être médecin ou naturaliste : Bourdelot se vantait d'avoir signalé le premier l'existence des vaisseaux lymphatiques, dont la découverte est généralement attribuée au suédois Rudebeck et au danois Bartholin.

Ce fut lui, dit expressément Le Gallois (2), qui découvrit les vaisseaux lymphatiques. « Monsieur Bartholin parle de cette découverte, qui fut faite à Copenhague, où il estoit présent avec le sieur Vormius et beaucoup d'autres personnes de remarque, à qui M. Bourdelot, voulant montrer les veines lactées nouvellement découvertes alors par M. Pequet, il aperçut dans la dissection les veines lymphatiques : et il dit qu'il falloit nécessairement que ce fussent des vaisseaux inconnus, dont il rechercherait la dissémination en d'autres ouvertures du corps. Il exhorta aussi ces Messieurs, en partant pour Stockholm, d'achever et de perfectionner cette

(1) Gazette de France du 21 octobre 1651.

(2) Conversations de l'Académie de Bourdelot. Entretien servant de préface, p. 52.

« découverte, et depuis, il recut force lettres de M. Bartholin,  
 « qui lui rendoit compte des progrès qu'il avoit faits dans la  
 « recherche de ces veines. C'est ainsi que M. l'abbé Bour-  
 « delot nous l'a conté deux ou trois fois, et qu'il m'a été  
 « confirmé par un Danois avec qui je logeois à Paris. Cet  
 « étranger me dit que quand M. Bourdelot eût découvert ces  
 « vaisseaux remplis d'eau, qui étoient au foie, M. Bartholin  
 « en s'écriant lui dit : voici donc les lactées, Monsieur, et que  
 « M. Bourdelot lui soutint deux ou trois fois, qu'il falloit que  
 « ce fussent d'autres vaisseaux, parce que les lactées étoient  
 « blanches, et que ces veines étoient remplies d'une eau  
 « transparente. J'ai été bien aise de vous faire ce récit, afin  
 « de désabuser plusieurs personnes qui croient que M. Bar-  
 « tholin les a découvertes, et pour détromper aussi quantité  
 « d'autres qui croient qu'un nommé Olaus Rudebeck, suédois,  
 « les a trouvées, ce Rudebeck ne l'ayant su que plus de trois  
 « mois après sur le récit qu'on lui fit de ce qui s'étoit passé à  
 « Copenhague. Cependant, pour ôter la gloire à qui elle ap-  
 « partient, et pour se l'attribuer, Rudebeck fit imprimer en  
 « diligence un traité de ces lymphatiques, ainsi que M. Horn  
 « en fit imprimer un des lactées, quand M. Bourdelot lui en  
 « eut fait la démonstration en passant par Leyden. Voilà de  
 « quelle manière la chose se passa dans la découverte des  
 « veines lymphatiques. Voilà une des obligations que la mé-  
 « decine a aux soins et à l'esprit de M. Bourdelot (†). »  
 Mais hélas ! les protestations amicales de Le Gallois n'ont pas  
 été écoutées. Dans sa récente *Histoire de la découverte de la*  
*circulation du sang*, M. Flourens ne nomme que Rudebeck  
 et Bartholin. Cependant le digne secrétaire de notre Aca-  
 démie des sciences recueille avec le plus grand soin tout ce  
 qui peut illustrer la médecine française. Il cite avec prédi-  
 lection le nom de Péquet, un nom français, un seul, dans le  
 catalogue des grands hommes qui ont coopéré à l'immortelle  
 découverte.

## § II.

### BOURDELLOT EN SUÈDE.

Quoiqu'il en soit des prétentions de Bourdelot relative-  
 ment aux vaisseaux lymphatiques, hâtons-nous de le suivre

(†) Histoire de la découverte de la circulation du sang, par M. Flou-  
 rens, 2<sup>e</sup> édition, p. 74 et aussi p. 105 et suiv.

à Stockholm auprès de la reine de Suède (1). C'était une femme étrange que la fameuse Christine. Elle avait alors 25 ans, étant née le 18 décembre 1626. Sa taille était petite, et malgré les subterfuges d'une adresse féminine, elle ne parvenait pas à dissimuler le vice de conformation d'une de ses épaules, qui était beaucoup plus forte que l'autre, mais son visage était agréable, ses yeux d'une vivacité extrême ; et toute sa personne n'eût pas manqué de charmes, si ses allures comme son caractère n'eussent pas été trop viriles. Chose bizarre ! A sa naissance, on l'avait prise pour un garçon, et son père, Gustave-Adolphe, le héros de la Guerre de trente Ans, averti de la méprise, s'était écrié en riant : *cette fille sera très-habile, elle nous a tous trompés*. Dans son enfance comme dans sa jeunesse, elle manifesta des goûts masculins. Parvenue au trône, et maîtresse d'un empire que son père avait largement étendu sur le continent européen, elle ne voulut pas se marier, pour conserver la liberté la plus entière. Ce n'était pas que l'amour du pouvoir la séduisît particulièrement. Bien qu'elle eût des volontés despotiques et parfois violentes, elle se préoccupait plus d'études scientifiques et littéraires que du soin d'un gouvernement qu'elle finit par abdiquer. Jusqu'à l'arrivée de Bourdelot, elle avait cherché son plaisir et sa gloire dans le commerce des savants, avec lesquels elle avait la prétention de rivaliser. Elle ne consacrait que cinq ou six heures au sommeil, et passait une partie des jours, souvent même des nuits, à lire les ouvrages les plus rebutants et à soutenir les discussions les plus ardues. Elle s'adonna surtout à l'étude des langues et finit par en parler huit avec

(1) La conduite de Bourdelot en Suède, sa faveur et sa prétendue disgrâce ont été racontées de la manière la plus inexacte. Nous ne discuterons pas un à un des récits qui ne sont appuyés d'aucun document sérieux. Il nous suffira de dire que nous avons pris pour guide un ouvrage digne de confiance intitulé : *Mémoires de ce qui s'est passé en Suède depuis l'année 1652 jusques en l'année 1655*, par Linage de Vauciennes (Paris, Trabouillet, 1696, 3 vol. in-12). L'auteur nous apprend dans son introduction qu'il n'a fait que compiler les dépêches de Chanut, ambassadeur, et de Piques, résident de France à Stockholm. En les réunissant à notre tour, nous parlerons d'après des témoins oculaires, et pour ainsi dire officiels ; en général nous y ajoutons pleine foi. Si néanmoins nous nous permettons de les contrôler en quelques points, nous en avertirons le lecteur (Voir notes ci-dessous). En dehors des *Mémoires de Suède* nous avons cru devoir être très-sobre d'emprunts et de citations.

une égale facilité. L'antiquité grecque et romaine était l'objet de ses prédilections les plus marquées. Elle eut un instant l'intention de faire représenter des comédies en grec. Sous de telles auspices, la cour de Stockholm, que Gustave-Adolphe avait laissée toute guerrière, changea complètement de physionomie. On eût dit un cercle de savants et de lettrés, plutôt qu'une cour, une Académie, dans laquelle le talent brillait plus que le génie, et le pédantisme plus que la vraie science. Descartes n'y avait guère réussi ; mais en revanche, Saumaise, Naudé, Vossius, Bochart, Heinsius, Courtin, Meibom, et tant d'autres du même genre, y exerçaient une influence souveraine. Dans leur grave compagnie, Christine avait abusé du travail. Le dégoût n'avait pas tardé à augmenter la fatigue. Elle avait fini par contracter l'une de ces maladies sans nom, qui atteignent inévitablement les natures nerveuses, blasées, lassées, ennuyées d'elles-mêmes et des autres.

Bourdelot était précisément ce médecin qu'il fallait pour traiter la docte et capricieuse malade. Il avait été fort beau garçon et ne comptait encore que quarante-un ans. Ses manières étaient celles d'un homme qui avait toujours vécu dans la société des princes. Il chantait agréablement et jouait de la guitare avec habileté. Sa conversation, toujours enjouée, ses saillies, la facilité avec laquelle il traitait les sujets les plus sérieux, charmaient tous les auditeurs. Si l'on pouvait reprendre dans ses paroles une licence que l'intimité du grand Condé avait développée, ce défaut n'en était pas un à la cour d'une reine qui dans l'occasion tenait tête à Ninon de Lenclos. Si l'on pouvait aussi reprocher à Bourdelot trop de présomption, (*une forsanterie arabesque*, dit Guy-Patin), l'on doit avouer en même temps que Messieurs de la Faculté, pour inspirer confiance à leurs malades, ont besoin d'affecter quelque assurance en leurs propres lumières ; et l'histoire prouve qu'auprès des reines une dose de témérité ne gêne pas l'effet des remèdes (1).

Bourdelot commença par interdire à l'ardente Christine toute étude de sciences et autant que possible tout contact

(1) Le caractère de Bourdelot nous semble admirablement tracé dans un article de M. Halévy, intitulé : *Une lettre de l'abbé Bourdelot*, et inséré dans la Revue de Paris, n° du 1<sup>er</sup> avril 1854. Bien entendu la lettre est apocryphe et émane du spirituel académicien. Mais l'idée qu'elle donne de Bourdelot est conforme à la vérité historique.

avec les savants. Non qu'il fût, comme on l'a prétendu, ennemi des unes ou incapable de lutter avec les autres. Il avait passé sa jeunesse dans le commerce journalier des hommes les plus éminents de France, et s'il n'avait pas approfondi la médecine comme les Bartholin et les Pecquet, c'est qu'il avait divisé sur trop de sujets les forces d'un esprit incontestable. Doué d'une grande pénétration, il devina bien vite la nature du mal qu'il avait à combattre (1). Du repos, de la distraction, des plaisirs, voilà ce qu'il fallait aux vingt-cinq ans de la reine de Suède, et la belle ordonnance que son nouveau docteur lui proposa dès le début.

Si d'ailleurs le remède était facile à imaginer, son application devait rencontrer plus d'un obstacle. Qu'allaient dire les pédants, devenus insipides, le jour où ils n'étaient plus nécessaires à l'instruction de la princesse? Ils se sentirent perdus, et comme toutes les puissances au déclin, ils luttèrent avec énergie contre la ruine de leurs espérances. Bourdelot, de son côté, engagé dans la partie, ne consentit pas à se laisser battre et leur déclara la guerre la plus acharnée (2). Christine était juge du tournoi, elle avait l'esprit caustique : l'habile docteur comprit qu'avec le fouet du ridicule il chasserait tous ses envieux, et qu'une fois chassés de la cour ils n'y rentreraient plus. Un exemple entre dix prouva qu'il avait deviné juste (3). Meibom venait d'écrire ses *Recherches sur la musique des anciens*, et Naudé, son *Traité sur les danses*

(1) N'est-ce pas une étrange phrase que celle que nous lisons à ce propos dans les Mémoires de Huet, qui visita Stockholm en 1652? « Les excès de l'étude ayant fait tomber la reine dans un état de langueur accompagné d'une fièvre intermittente, Bourdelot commença par lui ôter tous ses livres : en quoi il montrait bien le souci qu'il avoit de sa place et de sa réputation. » Il nous semble qu'avant tout un médecin doit se préoccuper de la santé du malade et c'est à quoi songeaient fort peu les savants, désespérés du nouveau genre de vie de Christine. — Voir Mémoires de Huet, traduits par Charles Nisard. Paris 1833, p. 65-67.

(2) Il détestait par instinct les pédants, les phrases pompeuses et le galimatias. Ecrivant au grand Pascal le 14 mai 1653, il lui disait : *vous êtes l'esprit le plus net et le plus pénétrant que j'aie jamais vu... vous êtes l'ennemi déclaré de la vaine gloire, du galimatias et des énigmes...* Voir Catalogue des autographes, Renouard. Paris, 1835, n° 122.

(3) V. Histoire de Christine, reine de Suède, par Lacombe. Paris, 1762, p. 126.



*grecques et romaines*. C'étaient deux des ouvrages qui naguère avaient le plus charmé la reine. A l'instigation de Bourdelot, elle engagea les auteurs à rendre leurs opinions plus sensibles, et à lui donner une idée pratique des arts qu'ils avaient si bien étudiés. Meibom et Naudé y consentirent avec une naïveté qui n'appartient qu'aux savants. Le jour indiqué pour l'exécution, devant Christine et devant toute la cour, ils se risquèrent, chacun selon son rôle, à donner un spécimen des chants ou de la danse antique. Rien n'était plus extravagant que Meibom, avec sa voix traînante, imitant les lamentations d'Orphée, et le pauvre Naudé, dansant une Pyrrhique avec ses jambes de bibliophile. Le succès fut complet, un succès de fou-rire, une victoire décisive pour Bourdelot. Meibom, furieux, s'enfuit en Danemarck. Naudé, tout penaud, se cacha, en attendant son congé, et désormais Christine se livra tout entière aux conseils de son médecin. Elle craignait pour elle-même le ridicule dont elle avait vu les terribles effets. Bourdelot ne manquait pas de lui dire qu'en France les belles dames de la cour se moquaient agréablement des personnes du sexe qui s'occupaient de science (1). Peu à peu, il la détourna de ses études favorites, et comme, en même temps, la santé de l'illustre malade se rétablissait à vue d'œil, il lui persuada, sans même avoir besoin de lui dire, qu'elle lui devait la vie. Christine, excessive en tout, s'éprit outre mesure de son sauveur. Elle vanta son talent (2), proclama partout le service qu'il lui avait rendu et le combla des plus éclatantes faveurs.

Jusque là tout était pardonnable, et nous serions tentés d'applaudir sans réserve à cette cure facile, ainsi qu'à la dérouté des savants en us. Mais où devait s'arrêter Bourdelot, sur la pente glissante et fleurie qui entraînait sa fortune ? Malheureusement il n'écouta pas les sages conseils de Balzac, qui, lui parlant d'Aristippe et de l'ouvrage qu'il préparait

(1) « Dans les conversations qu'il avoit avec elle, il affectoit de lui rappeler le ridicule dont les belles dames de la cour de France frappoient les personnes du sexe qui se piquoient de science (Mémoires d'Huet, *ibidem*). »

(2) V. Mémoires de Suède, t. III, p. 179. « La reine de Suède estoit si persuadée sur son mérite qu'elle le croyoit le plus grand homme qui eut jamais esté et mesme qui fust encore alors, et ne vouloit pas souffrir qu'on l'en déabusât..., etc... »

sous ce titre, ajoutait avec une noble sincérité de langage (1) :

« Ce sera donc vous, qui nous ferez voir l'ancien et véritable  
 « Aristippe : cet homme dont la philosophie étoit si accomo-  
 « dante à la vie humaine; qui savoit si bien vivre avec les  
 « rois; qui se moquoit si agréablement des pédants; qui fai-  
 « soit bonne chère, qui dansoit, qui se parfumoit sans intem-  
 « pérance, qui avoit écrit un livre à la courtisane Laïs, etc...  
 « Il faut pourtant qu'en ceci vous réformiez l'ancien Aris-  
 « tippe, et que vous vous souveniez que vous vivez sous la  
 « loi chrétienne : *quæ non modo ab omni obscœnitate*  
 « *aliena est sed ab omni etiam suspicione obscœnitatis.*  
 « Il est permis à un philosophe chrétien de se jouer quelque-  
 « fois sur des matières gaillardes, pourveu qu'il n'y ait rien  
 « dans ses yeux qui offense les bonnes mœurs, ni les choses  
 « saintes, et que le respect dû à la religion soit toujours  
 « gardé. »

Non seulement Bourdelot négligea les devoirs prescrits au chrétien, mais il transgressa, je le crains, les limites que les simples convenances imposent à l'homme du monde. A mesure qu'il prenait sur la reine une influence plus marquée, on observait dans la conduite de cette princesse des changements regrettables. Elle qui jadis ne parlait des choses saintes qu'avec convenance et respect, elle qui se plaisait aux controverses religieuses, presque autant qu'aux discussions scientifiques, elle enfin qu'on soupçonnait d'avoir une grande propension pour le culte catholique, elle affectait maintenant une indifférence sceptique et railleuse, faisant vanité de ne rien croire, de n'avoir ni religion ni Dieu, et se moquant des principes les plus sacrés (2). Elle disait tout haut que la justice était une vieille chimère, tout au plus bonne à tromper les faibles et à déguiser les caprices des puissants. Elle

(1) V. Lettres de Balzac à Conrart, etc. Elzevier, 1659, p. 406 et suiv. Lettre adressée à M. Bourdelot, premier médecin de la reine de Suède, et datée du 10 septembre 1633. « Je parle, dit encore Balzac dans cette même lettre, de la franchise et de la sincérité dont je sçay que vous faites profession, et qu'il est presque aussi difficile de conserver dans la corruption des cours que de rebâtir Athènes et Lacédémone dans un pays ennemi. Je vous promets de ma part la même franchise et la même sincérité, et c'est de l'abondance d'un cœur que vous venez de gagner que je vous assure que je suis avec passion, monsieur, votre très-humble et très-obéissant serviteur... »

(2) V. Mémoires de Suède, t. III. *passim*, notamment p. 123 et 125.

contractait peu à peu des habitudes de langage inexcusables chez une femme, plus étranges encore dans la bouche d'une reine, et qui plus tard, lors de son voyage en France, devaient causer tant de scandale (1). « Elle n'eût pas cru bien parler « françois, si elle n'eût juré cent fois le nom de Dieu dans « une période, ce qui, disoit-elle, n'étoit que *per ornamento*. »

On doit penser quel effet produisirent de pareilles allures (2), dans un pays austère comme la Suède; où les idées religieuses avaient été surexcitées plutôt qu'affaiblies par la réforme, et dans lequel aujourd'hui même, en plein xix<sup>e</sup> siècle, ces idées vont jusqu'à l'intolérance. Les grands qui désertaient Bourdelot, et qui lui attribuaient la nouvelle conduite de la reine, criaient au scandale. Le clergé prêchait ouvertement contre l'athéisme de la cour. Enfin la reine-mère, princesse fort pieuse, ne pouvant souffrir les désordres dont elle était témoin, résolut de se retirer à Nicoping; mais, avant de partir, à l'instigation de la noblesse et du clergé, elle tenta d'adresser à sa fille de justes remontrances (3). Christine la reçut fort mal. Elle répondit que, puisque sa mère oubliait les devoirs d'une sujette, elle pouvait bien se dépouiller pour un instant de ses sentiments de fille et parler en souveraine: qu'elle s'étonnait de trouver à la cour des personnes assez hardies pour la blâmer en face; que la reine-mère, pas plus qu'une autre, n'avait le droit de se mêler de sa conduite, surtout en des matières dont elle n'avait aucune connaissance; qu'elle ferait beaucoup mieux de s'occuper de ses chiens; qu'elle était l'esprit le plus faible et le plus pauvre qu'on ait jamais connu... Christine ajoutait qu'elle devinait bien ceux qui avaient poussé sa mère à de pareils discours; qu'elle leur apprendrait à la connaître, et qu'ils ne tarderaient pas à se repentir de leur imprudence. Sur quoi elle sortit, laissant son interlocutrice attérée et toute en pleurs. Deux heures après, on l'avertit que rien ne pouvait calmer la douleur de la princesse; c'est ainsi que je le veux, dit-elle, il faut qu'elle se souvienne que, si elle est ma mère, elle est aussi ma sujette. Un peu plus tard, apprenant qu'elle était inconsolable et refusait de manger, elle la visita sans lui parler de ce qui s'était

(1) V. Mémoires de Suède, t. III, p. 125 et 131.

(2) V. à ce sujet tous les Mémoires des contemporains et notamment ceux du comte de Brienne dont nous parlerons ci-dessous.

(3) V. Mémoires de Suède, t. III, *passim*.

passé, et chercha par des caresses à atténuer l'effet de ses brutales paroles.

La reine-mère n'en persista pas moins à quitter Stockholm. Etant arrivée à Nicoping, elle raconta à tous ceux qui venaient la voir, l'insulte que lui avait faite sa fille; déclarant que c'était Bourdelot qui avait perverti ses bonnes inclinations, qu'il était l'instigateur des emportements de Christine, et que si elle ne l'éloignait pas de la cour, il causerait dans l'Etat de grands malheurs. Bourdelot, l'ayant appris, se mit au lit pendant trois ou quatre jours, comme si le chagrin que lui causaient les déclarations de la reine-mère, l'avaient rendu malade. Il n'était pourtant pas homme à s'émouvoir de si peu; ni les menaces, ni les avertissements ne le touchaient. Confiant dans sa faveur, il bravait les uns, et se raillait des autres. Aussi ses envieux racontaient que le courroux de la reine-mère l'aurait médiocrement touché, s'il n'avait eu peur de compromettre un magnifique cadeau que lui avait destiné Christine. C'était un service de vermeil estimé 6,000 écus. Au lieu de le lui donner directement, Christine avait eu la fantaisie de le remettre d'abord à sa mère, pour qu'elle le donnât ensuite à Bourdelot. Après ce qui s'était passé, qu'allait devenir le royal présent, et la reine-mère consentirait-elle à gratifier celui qu'elle accusait de corrompre sa fille? De là, disait-on, les inquiétudes du favori, son chagrin cuisant et sa maladie réelle ou feinte. Christine alla le visiter dès le second jour, et l'on observa qu'elle était restée seule près de lui plus d'une heure. Il n'y avait pas à douter, Bourdelot sortait triomphant de l'épreuve. Ni le précieux cadeau, ni pour cette fois les faveurs de la reine ne lui échapperaient, et bientôt, imitant l'exemple de la souveraine, les grands eux-mêmes se crurent obligés de rendre visite au favori, à l'envi les uns des autres.

Cependant il avait eu, à l'égard de la noblesse Suédoise, des torts qu'elle ne devait jamais lui pardonner (4). Qu'il essayât d'éloigner de la cour le comte Magnus de la Gardie, passe encore, les favoris ne sont pas tenus de voir d'un bon œil ceux qui les ont précédés dans les bonnes grâces des reines; mais Bourdelot avait fait pis. Sentant que la noblesse tout entière était jalouse de son pouvoir, et sachant qu'elle

(4) V. Mémoires de Suède, t. III, p. 92 et suiv.

ne manquait aucune occasion de lui nuire, il lui déclara, comme il avait fait aux pédants, une guerre acharnée. Les grands ne tardèrent pas à se plaindre qu'il leur ôtait la satisfaction de voir la reine et de l'approcher. Celle-ci ne craignait pas non plus de proclamer que les seigneurs suédois étaient tous stupides, et qu'elle ne trouvait de plaisir que dans la compagnie des étrangers. Elle abandonna à Bourdelot le gouvernement du royaume (1), et, comme tous les parvenus, Bourdelot abusa de son omnipotence. Ne sachant comment s'en débarrasser, les grands imaginèrent de réclamer l'appui du résident de France. C'était un diplomate, appelé Piques, chargé momentanément de remplacer à Stockholm notre ambassadeur, le célèbre Chanut, alors retenu sur le continent par des négociations importantes. Piques avait été déjà contraint de surveiller les menées du favori, et l'on présumait à bon droit qu'il lui était hostile.

Un des confidents du comte Magnus vint le trouver (2), et après quelques compliments lui demanda s'il ne serait pas possible de faire rappeler Bourdelot en France, par la promesse de quelque grand emploi que le roi lui offrirait. C'était, disait-on, le seul moyen d'éviter les désordres qui semblaient sur le point d'éclater en Suède. Le Résident devina sans peine d'où venait cette demande, et répondit qu'il y voyait de grandes difficultés; que jamais la reine ne consentirait à se séparer d'un homme qu'elle jugeait indispensable à la conservation de sa santé, et que d'un autre côté le roi de France ne voudrait pas augmenter par une offre aussi avantageuse l'importance de Bourdelot. Il fallut donc renoncer, jusqu'à nouvel ordre, à l'intervention de M. Piques. Alors il arriva ce qui, malheureusement pour l'espèce humaine, arrive d'ordinaire en pareil cas. Désespérant d'éloigner le favori, les grands jugèrent prudent de lui faire la cour; nous les avons déjà vus se traîner à sa porte, lors de sa feinte maladie. Au premier jour de l'année 1653, la noblesse suédoise donna un exemple plus triste encore, en prodiguant les cadeaux à son mortel ennemi, si bien qu'on fixait à vingt mille rixdales le

(1) V. Mémoires de Suède, t. III, p. 92. « Alors on pouvoit dire que « c'estoit lui qui gouvernoit, de quoy tous les grands du Royaume « avoient conçu une extrême animosité contre luy. »

(2) V. Mémoires de Suède, t. III, p. 94.

tribut prélevé ainsi par Bourdelot sur la bassesse des grands.

Les classes populaires déguisaient moins leur mécontentement et leur haine. Un sentiment plus noble que l'ambition ou l'envie, le sentiment national, les soulevait contre Bourdelot. On lui reprochait d'entourer la reine d'étrangers, d'évincer les Suédois, et de tourner en ridicule tout ce qui tenait au pays. Un jour, comme il passait sur un pont, dans sa chaise, la foule avait failli le jeter à l'eau, en sorte qu'il ne s'aventurait plus dans les rues de la capitale, sans être bien accompagné (1). L'irritation, grossissant toujours, s'était étendue de Bourdelot à ses créatures, et à ceux qu'on lui supposait favorables. Malgré son attitude froide et réservée, le Résident de France lui-même conçut des craintes pour sa propre sécurité. Il écrivit au comte de Brienne, afin de savoir comment il devait se gouverner dans un pays où les étrangers étaient *menacés d'un égorgement* (2), si les choses ne prenaient pas un meilleur cours.

Sous un autre aspect, la conduite de Bourdelot était de nature à causer de graves inquiétudes au représentant de la politique de Mazarin. Le médecin du prince de Condé, l'ami intime du vainqueur de Rocroy, le précepteur du jeune duc d'Enghien, devenu le conseiller de la reine de Suède, et quasi le maître d'un puissant royaume, pouvait susciter bien des embarras au cardinal, engagé dans les luttes de la deuxième Fronde. Dès le printemps de 1652, la reine Christine avait déclaré publiquement qu'elle prenait fort à cœur les affaires de France, et que les désordres dont ce royaume était le théâtre ne devaient cesser que par son intervention (3). Bourdelot, qui était en correspondance suivie avec le prince de Condé et la princesse de Longueville, avait tellement excité pour eux le zèle irréfléchi de Christine, qu'elle voulait dépêcher en France un émissaire spécial, le sieur de Rosenhan, et qu'elle avait fait équiper un vaisseau pour l'y conduire, sans se préoccuper de savoir si son intervention serait agréée. Le cardinal Mazarin en fut informé, et Piques reçut des lettres fort précises, portant déclaration que le roi de

(1) V. Mémoires de Suède, t. III, p. 92.

(2) Ce sont les propres paroles de M. Piques. V. Mémoires de Suède, t. III, p. 126.

(3) V. Mémoires de Suède, t. II.

France n'entendait pas que la reine de Suède se mêlât de ses affaires, ni même qu'elle lui fit à ce sujet aucune ouverture. Piques fut assez embarrassé pour transmettre une déclaration aussi formelle, aussi contraire au vœu de la reine, d'autant plus que Bourdelot était alors tout-puissant ; néanmoins il s'acquitta de sa mission avec assez d'adresse pour ne pas trop froisser l'irritable souveraine.

En dépit de ce premier échec, Bourdelot continua ses menées (1). Il se déclara publiquement partisan des frondeurs, montrant à qui voulait les lettres qu'il recevait du prince et de la princesse de Condé, ainsi que de la duchesse de Longueville. Il avait tous les jours de longues conférences avec l'envoyé d'Espagne, le fameux Pimentelli. La reine elle-même, docile aux inspirations de son favori, tenait les discours les plus hostiles à Mazarin, et ne dissimulait pas ses sympathies pour la Fronde. Elle avait toujours professé beaucoup d'estime pour le génie impétueux de Condé, et depuis qu'il s'était allié aux Espagnols elle montrait beaucoup de bonne volonté pour cette nation. Personne au reste ne songeait à combattre ses tendances, puisque Bourdelot avait pris soin d'éloigner quiconque contrecarrait sa politique. Il avait poussé la défiance jusqu'à faire congédier le pauvre Naudé, fort modeste depuis sa burlesque aventure, et qui n'avait d'autre tort que d'avoir été jadis bibliothécaire du cardinal. Tout portait à croire que Christine, circonvenue de la sorte, finirait par prendre une résolution fâcheuse pour le roi et les vrais intérêts de la France.

Mais la faveur de Bourdelot, parvenue à son apogée, fut menacée bientôt d'un rapide déclin. Pimentelli, qu'il avait tant prôné dans l'intérêt de la maison de Condé, commençait à le supplanter près de la Reine (2). L'habile espagnol était incessamment sur les pas et aux côtés de Christine. Dans un

(1) V. Mémoires de Suède. t. III, p. 94 et suiv.

(2) Dans son Histoire de Louis XIII, M. Bazin s'exprime ainsi sur la conduite de Christine : « Malgré le profond mépris qu'elle témoignait « pour son sexe, il se trouvait pourtant qu'elle avait cédé à la plus « grande faiblesse dont on accuse les femmes. Don Antonio Pimen- « telli avait acquis sur elle le même crédit qu'avaient eu tour à tour « le comte Mayenne de la Gardie, puis le médecin français Bourde- « lot. » On lit encore à la table du même ouvrage, la mention suivante : *Bourdelot, médecin, l'un des amants de la reine de Suède.*

nal, on remarqua qu'il ne l'avait pas quittée jusqu'à trois heures après minuit, quoiqu'il eût déjà passé avec elle une partie de la journée. On disait que cette princesse avait tant de plaisir à le voir que, malgré les occasions fréquentes que lui fournissaient ses fonctions d'ambassadeur et malgré sa présence continuelle à la Cour, il supposait des lettres du roi d'Espagne pour la visiter en particulier.

On parlait encore de promenades nocturnes qui avaient altéré la santé de la Reine, et les commentaires les plus impertinents circulaient à la Cour sur les nouveaux succès de l'heureux Pimentelli (1). Bourdelot avait trop de clairvoyance pour ne pas sentir que son règne était passé et trop d'esprit pour imiter les vaines récriminations du comte Magnus de la Garde. Prévoyant qu'un jour l'inconstante Christine le congédierait comme le dernier des pédants, il prit résolument son parti de regagner la France. Seulement il ne se souciait point d'y rentrer, sans profit durable, médecin comme devant. Si le prince de Condé, son ami, si la duchesse de Longueville, avec laquelle il correspondait, avaient réussi dans leurs folles tentatives, il eût pu compter sur leur reconnaissance pour obtenir un emploi lucratif. Mais à ce moment même les affaires de la Fronde semblaient fort compromises. Après un court exil, Mazarin était rentré à la Cour plus puissant que jamais. Périgueux venait de faire sa soumission aux troupes royales, et, selon toute apparence, la Guienne entière allait rentrer dans l'ordre. Ce n'était donc pas aux frondeurs que Bourdelot pouvait demander une compensation dans sa disgrâce. Il le comprit et changea ses batteries. Au lieu d'attiser le zèle de Christine contre le cardinal, il s'efforça de la ramener à une politique plus conciliante. Qu'espérait-il de ce revirement? On va le voir bientôt.

Un jour, il se présenta chez le résident de France (2), de la part de la Reine, et lui témoigna toute la joie qu'elle avait conçue du retour de Mazarin, du succès des troupes royales et du rétablissement des affaires en France. Il ajouta qu'il avait été lui-même témoin de la satisfaction de la princesse, qu'elle

Nous laissons, bien entendu, à M. Bazin la responsabilité de ses appréciations.

(1) V. Mémoires de Suède, t. III, p. 425 et 426.

(2) V. Mémoires de Suède, t. III, p. 459 et suiv.



était toute française, et qu'elle voulait écrire à Leurs Majestés très-chrétiennes ainsi qu'au cardinal Mazarin pour les féliciter de leurs succès. A supposer que M. Piques, tout diplomate qu'il était, fût surpris d'une déclaration si imprévue, il n'attendit pas longtemps pour avoir le mot de l'énigme. La première fois que la reine lui accorda une audience, elle lui confirma les paroles de Bourdelot, et après plusieurs assurances touchant ses sympathies pour la cause royale, elle lui dit qu'elle avait une grâce à demander au Roi, non pour elle, mais pour une personne qui lui était chère et qui lui avait rendu les plus grands services : qu'en obligeant cette personne le roi l'obligerait elle-même, bien que d'ailleurs celui pour qui elle sollicitait méritât beaucoup en son particulier, et fût digne qu'on lui fit du bien. Elle dit ensuite qu'il s'agissait de Bourdelot à qui elle devait la conservation de la vie : que ne pouvant le récompenser par des bienfaits suffisants, elle avait résolu de s'adresser au Roi pour réclamer son assistance, et qu'elle lui écrirait pour le prier de donner à Bourdelot un bénéfice du revenu duquel elle ne parlait point, s'en remettant à la libéralité du Roi.

En sortant du cabinet de la reine, M. Piques trouva Bourdelot qui l'attendait dans la salle d'audience et le reconduisit jusqu'à ses appartements. Bourdelot lui demanda si Sa Majesté ne l'avait pas entretenu d'une affaire le concernant. Il ajouta que les désirs de la reine ne devaient soulever aucune difficulté, malgré sa qualité de médecin ; qu'il avait une bulle du Pape Urbain VIII l'autorisant à posséder des bénéfices, et que, si jadis il fût resté à Rome, le cardinal Francesco Barberini, qui lui voulait beaucoup de bien, lui aurait obtenu le chapeau.

Il y a dans cette singulière négociation quelque chose qui bouleverse nos idées modernes. L'ex-favori de la Reine demandant un bénéfice pour se consoler de sa disgrâce ! Bourdelot promu à une abbaye en récompense des principes qu'il avait inculqués à Christine ! Est-ce bien là de l'histoire ou quelque fable imaginée à plaisir ? La vérité est, qu'au xvii<sup>e</sup> siècle, on obtenait un bénéfice comme de nos jours un bureau de tabac, sans obligation de le gérer. Beaucoup étaient abbés qui ne furent jamais prêtres, témoin l'abbé de Vézelay François de Rochefort, qu'un arrêt du Parlement condamna, après vingt-sept années de fonctions abbatiales, à se faire ordon-

ner dans le plus bref délai, et qui préféra résigner son abbaye, épouser une cousine du fameux surintendant Fouquet, et briller dans le monde sous le nom de marquis de la Boullaye. En homme prudent, Bourdelot avait pris ses précautions d'avance et ne redoutait pas l'intervention du Parlement, puisqu'il avait en portefeuille une bulle d'Urbain VIII le dispensant d'entrer dans les ordres, moyennant quoi l'ex-favori de Christine pouvait devenir et devint en effet, très-officiellement, très-canoniquement, monsieur l'abbé Bourdelot. Tout l'embarras du résident était de savoir si, moyennant une abbaye, il se débarrasserait d'une influence fâcheuse, ou si Bourdelot, après avoir pris ses sûretés en France, ne continuerait pas de rester en Suède. Rédigées dans ce sens, ses dépêches n'étaient pas faites pour accélérer une solution.

De son côté Bourdelot revenait à la charge, répétant à M. Piques qu'il voulait réparer le mal qu'il avait fait, en se dévouant au service du Roi. Pour obtenir une plus prompt satisfaction, la Reine elle-même avait écrit directement en France (1). Elle se plaignait de ne recevoir aucune réponse, et insistait sans cesse auprès du résident. Elle avait d'ailleurs profité de l'occasion pour apaiser le mécontentement de la noblesse suédoise. Feignant de céder aux instances des grands, qui demandaient toujours le renvoi de Bourdelot, elle avait promis publiquement de s'en séparer. Déjà l'on citait à la Cour celui qui devait occuper dans le palais les appartements de l'ex-favori. Ils étaient, disait-on, destinés au futur successeur de Christine, au prince Gustave, qui venait d'accepter les fonctions de Grand-Maître de la maison de la Reine. Si le départ de Bourdelot ne s'accomplissait pas aussi vite que l'eussent souhaité ses ennemis, il y en avait un motif spécial. Christine était tombée malade, et durant plusieurs semaines elle souffrit d'une fièvre très-violente. Bourdelot ne pouvait la quitter en un pareil moment ; lui seul avait sa confiance comme médecin, lui seul la traitait, et si les autres médecins de la Cour étaient consultés avec lui, ils n'avaient guère la liberté de contredire ses prescriptions (2).

Les choses traînèrent ainsi jusqu'au mois d'avril 1653, époque où Chanut reçut ordre de quitter Hambourg et de pas-

(1) V. Mémoires de Suède, t. III, p. 180.

(2) V. Mémoires de Suède, t. III, p. 181.

ser en Suède avant de revenir en France. Nul n'était plus capable que cet habile ambassadeur d'éclairer son gouvernement sur ce qui se passait à Stockholm. Il avait déjà fait ses preuves en maintes circonstances, et l'amitié que la Reine de Suède avait toujours manifestée pour lui, devait lui permettre mieux qu'à tout autre de sonder les véritables sentiments de cette princesse. Pendant qu'il était accrédité près d'elle, elle lui avait fait la première confiance de son projet d'abdication ; plus tard encore, c'est à lui qu'elle écrivit la première lettre par laquelle elle déclarait sa résolution irrévocable.

On nous pardonnera d'intercaler ici un portrait de ce diplomate célèbre, portrait que nous empruntons au manuscrit de la bibliothèque d'Auxerre, contenant des Mémoires inédits du comte de Brienne (1). Ce document curieux sert à faire connaître la société au milieu de laquelle vécut Bourdelot, en peignant l'un des hommes qui y occupèrent un rang distingué.

« Pierre Chanut, dit le comte de Brienne, estoit natif d'Aurillac où de là auprès. Il estoit bel homme et quoiqu'il parlât un peu gras, cela ne lui siégeoit pas mal. Il estoit peu poli et assez malpropre pour l'extérieur, et sentoit un peu son bourgeois ; aussi ne se piquoit-il pas d'être gentilhomme, quoiqu'il seroit à souhaiter que tous les gentils-hommes lui ressemblassent. Un jour que nous jouions ensemble au trictrac, le point d'un des dez étant tombé, il me dit avec une simplicité marchande qui me fit un peu mal au cœur, qu'il alloit remédier à ce petit inconvénient, et prenant son cure-oreilles, il tira de dessous ses ongles qu'il avait fort longs et bordés de noir l'ordure qui s'y estoit amassée et en remplit le trou de notre dé. « Cet exemple suffit pour faire voir combien il estoit simple et peu versé dans le grand monde quoiqu'il eust eu des emplois si considérables. Mais cela ne faisoit pas qu'il ne fust un fin et délié négociateur. Il parloit et écrivoit admirablement juste, faisoit de fort bons vers latins et françois ; savoit la philosophie de Descartes, (ce grand homme qui mourut à Stockholm entre ses bras et à qui il fit la belle inscription latine que j'inscrirai dans ces Mémoires à son

(1) Voir sur ce manuscrit une notice que nous avons insérée dans le Bulletin de la Société des sciences hist. et nat. de l'Yonne, année 1855, p. 65. — Le portrait de Chanut est aux p. 77 et suiv. du manuscrit.

« lieu), savoit, dis-je, cette philosophie nouvelle en perfection, les mathématiques assez passablement; aimoit sur toutes choses le jardinage et cultivoit son potager de ses propres mains, ce qui lui servoit d'exercice corporel. » Brienne ajoute que cet homme, si simple d'extérieur, parloit avec élégance, « quelquefois même trop poétiquement. » Il étoit « bon, commode, facile à ses amis et à tous ceux généralement qui l'abordoient. » Dans tous les temps de pareilles qualités ont semblé préférables aux belles manières des courtisans. Même au xvii<sup>e</sup> siècle, elles firent la fortune du bourgeois Chanut, malgré sa modeste origine et ses ongles en deuil.

La nouvelle mission qu'il allait remplir en Suède avoit un double objet : ses instructions lui prescrivaient d'abord d'éclairer son gouvernement sur la conduite de Bourdelot et sur la réponse à faire aux sollicitations de la Reine (1). Il devoit ensuite rechercher si l'influence de Pimentelli menaçait d'être dangereuse. Pour mieux apprécier l'état des choses, Chanut résolut d'arriver à Stokholm *incognito* et sans que la Cour fût avertie. La Reine pourtant le sut et en fit confidence à Bourdelot qui prit immédiatement ses précautions. Il envoya au-devant du diplomate français, à deux lieues environ de la ville, un valet de pied avec un billet par lequel il s'excusait de ne pas y aller en personne. Il lui mandait, par le même billet, que la Reine, bien que malade d'une fièvre double tierce, auroit grand plaisir à le recevoir immédiatement, tant elle éprouvait de satisfaction de son arrivée et qu'il irait le prendre sur la fin du jour pour le conduire auprès de Sa Majesté. Soit par discrétion, soit par prudence, Chanut n'accepta pas une entrevue si prompte et prétextait qu'il ne voulait pas compromettre la santé de la Reine en abusant de sa bienveillance. L'entrevue n'eut lieu que le lendemain. Christine étoit au lit, souffrant d'un accès de fièvre, qu'elle avait aggravée en pré-

(1) V. Mémoires de Suède, t. III, depuis la p. 183 jusqu'à la p. 190. On ne saurait douter que tout ce fragment, relatif à la mission de Chanut, ne soit tiré des dépêches de Chanut lui-même. L'auteur n'a pas fait attention, qu'ayant déjà raconté les événements antérieurs, il étoit inutile de reproduire le résumé de ces événements, par lequel devoient débiter les dépêches de l'ambassadeur. V. à la p. 185. Mais la négligence de Linage nous permet de comparer les appréciations de Chanut avec celles de M. Piques. Les premières contrastent par leur indulgence avec les secondes.

sidiant le Sénat dans l'après-midi. Elle accueillit Chanut avec de grandes démonstrations de joie et d'amitié; et comme, après un court entretien, pour ne pas la fatiguer davantage, il lui demandait la permission de se retirer, elle le pria de revenir bientôt en audience particulière, parce qu'elle désirait obtenir de lui près de le Cour de France certains bons offices qu'elle ne pouvait confier qu'à une personne dont elle fût assurée. Chanut devina sans peine de quoi il s'agissait, il s'empressa de recueillir les renseignements les plus exacts sur les derniers événements qui avaient agité la Cour de Suède. L'irritation contre le médecin favori n'avait pas diminué. Qui-conque eût ajouté foi, sans contrôle ni réserve, aux récriminations de la noblesse, aurait conçu de Bourdelot la plus fâcheuse opinion; mais Chanut fut assez clairvoyant pour démêler la vérité dans l'exagération même des reproches. Il comprit que la jalousie des uns avait singulièrement aggravé les torts de l'autre, et ne douta pas que le dévouement de Bourdelot à la maison de Condé ne fût refroidi par les récents échecs de la Fronde. D'ailleurs Bourdelot ne manqua pas l'occasion de plaider lui-même sa propre cause. Il avait de quoi plaire à Chanut dont il partageait l'admiration pour Descartes; il était beau parleur, instruit et très séduisant quand il le voulait. Il lui donna mille assurances de ses bonnes intentions et plaça ses intérêts sous le patronage direct de la Reine, déclarant qu'elle ne l'avait congédié qu'en apparence, tandis qu'en réalité elle l'envoyait en France pour y préparer l'accomplissement des projets les plus louables. Chanut ne tarda pas à s'assurer que, sur ce dernier point, Bourdelot avait dit vrai. Car un jour, dans une audience particulière, où Christine avait protesté comme d'habitude de ses sympathies pour la cause royale en France, la conversation ayant tombé sur son premier médecin, elle déclara « qu'elle ne vouloit pas s'infatuer des personnes non plus qu'è des choses; qu'elle « connoissoit bien les défauts de Bourdelot, principalement « l'estime exagérée qu'il avoit pour lui-même, mais qu'au « fond il avoit beaucoup de bonnes qualités, une philosophie « sans pédanterie, un parler net et poli, et une grande habi- « leté en la profession de médecin; qu'elle lui devoit sa santé, « et que s'il n'en avoit pris soin par une méthode toute particulière et différente de celle des autres médecins, elle ne « seroit plus au monde; qu'elle avoit lui avoir de grandes

« obligations et qu'elle trouvoit fort mauvais, qu'à l'incitation du comte de la Gardie, la plupart de ses courtisans se fussent ligués pour le perdre (4). »

C'en était assez pour régler la conduite de Chanut; heureux de concilier les intérêts du gouvernement avec l'affection qu'il portait à la Reine, il écrivit en France qu'il fallait bien se garder de froisser à la légère les sentiments de cette princesse, surtout si les effets répondaient à ses paroles, et rejeter les offres de service d'un homme encore très influent, très habile et qui paraissait très porté à se dévouer au service du roi. Après quoi, il s'occupa de Pimentelli et quitta Stockholm, laissant à M. Piques le soin d'y représenter la France.

Bourdelot ne tarda pas non plus à faire ses préparatifs de départ (2). La Reine lui donna des lettres de recommandation pour la Cour du jeune roi Louis XIV et lui fit donner dix mille rixdales comptant, ainsi qu'une lettre de change de vingt mille autres. A l'exemple de la Reine, le prince de Suède lui fit présent d'une chaîne d'or avec son portrait, dans une boîte couverte de diamants d'environ deux mille rixdales, et le prince Adolphe lui donna aussi le sien dans une autre boîte enrichie de pierres précieuses de la valeur de mille écus. Sans trop s'enorgueillir de ces marques plus ou moins douteuses d'une bienveillance officielle, Bourdelot tâcha de se réconcilier avec ses ennemis les plus acharnés. Il alla voir le comte Magnus qui le reçut avec plus d'aigreur que de convenance; soupçonnant aussi M. Piques de l'avoir desservi près du comte de Brienne, il redoubla d'attention et de déférence pour ce résident et lui offrit à dîner peu avant de partir (3).

(1) V. Mémoires de Suède, p. 186. Nous avons reproduit textuellement ce passage extrait, selon toute apparence, des dépêches de Chanut, comme faisant le mieux connaître les sentiments que la reine de Suède conserva pour Bourdelot, lorsqu'il quitta la Suède.

(2) V. Mémoires de Suède, t. III, p. 201.

(3) V. Mémoires de Suède, t. III, p. 202. Nous avons déjà dit que les sentiments de M. Piques à l'égard de Bourdelot étaient empreints d'une certaine acrimonie. De son côté, Bourdelot avait écrit en France contre M. Piques, ce qui avait motivé la mission extraordinaire de Chanut. Il avait aussi menacé le résident de le desservir à son retour à Paris. De là une lutte sourde et des haines mal déguisées. Il faut donc examiner avec une grande réserve tout ce qui dans les Mémoires de Suède émane de M. Piques; quelquefois il reproduit les bavardages les plus invraisemblables. V. à la p. 215 plusieurs anec-

Enfin, toutes choses réglées, il s'embarqua en juin 1653, moins de trois ans après son arrivée en Suède, riche des cadeaux qu'il avait reçus et de l'argent qu'il avait gagné, comptant sur la protection de la Reine, autant qu'il était possible de compter sur les sentiments de la plus mobile des femmes, espérant avoir conquis l'appui plus sûr de Chanut, se fiant d'ailleurs à ses propres ressources, mûri par l'expérience et rêvant déjà qu'il obtenait une bonne abbaye dont le solide revenu lui permettrait de braver les coups du sort.

### § III.

BOURDELLOT, ABBÉ DE MASSAI, MÉDECIN ET AMI DU GRAND CONDÉ, ETC.

Dès qu'il fut rentré à Paris, Bourdelot se condamna au triste métier de solliciteur. A ses yeux, l'obtention d'un bénéfice était chose assez précieuse pour compenser l'ennui de rebutantes démarches. Ce n'était pas seulement à cause du profit pécuniaire qu'il en pouvait tirer, c'était encore, c'était surtout parce qu'une dignité ecclésiastique devait singulièrement augmenter sa considération dans le monde. Il connaissait les faiblesses humaines; grands et petits, tous répètent que l'habit ne fait pas le moine, et tous, petits ou grands, accordent à l'habit une déférence qu'ils refuseraient à l'homme. Déjà Bourdelot avait dans son habileté comme médecin un moyen sûr d'ouvrir devant lui les portes des grandes maisons. Il ne lui manquait plus que le titre d'abbé commendataire pour pénétrer jusqu'aux salons, s'asseoir à côté des marquises et jouer à son aise le rôle aimable d'Aristippe que naguère Balzac lui avait tracé. A force de persévérance et grâce aux recommandations de la Reine de Suède, il finit par réussir. On lui donna l'abbaye de Massai en Berry, qui rapportait bon an mal an trois à quatre mille livres de rente, revenu considérable pour l'époque. L'abbé était seigneur haut

dotes touchant le mépris excessif témoigné par la reine contre Bourdelot, après son départ. Ces anecdotes sont démenties par les déclarations faites à Chanut, et par les relations bienveillantes que Christine conserva longtemps avec son premier médecin. La noblesse suédoise, qui crut au renvoi de Bourdelot, a pu seule se méprendre sur les sentiments de la reine et imaginer de pareilles fables.

justicier; il portait mître et crosse (1). N'était-ce pas là, précisément ce qu'ambitionnait le fils de Maximilien Michon ? A défaut d'autres preuves de sa joie, nous en aurions pour gage certain les clameurs envieuses de ses confrères (2).

Guy Patin, qui jadis parlait de lui sans amertume et même avec une nuance d'amitié, ne put cette fois contenir sa bile. Jamais, du reste, on ne vit nature plus antipathique à celle de Bourdelot. Patin avait une rudesse de mœurs que les hommes superficiels confondent volontiers avec l'austérité. Il était « satirique de la tête jusqu'aux pieds. Son chapeau, « son collet, son manteau, son pourpoint, ses chausses, ses « bottines, tout cela faisait nargue à la mode et le procès à « la vanité (3). » S'il est vrai de dire qu'il fut alors à la Faculté de Paris le type le plus célèbre des médecins de l'ancienne école, tant pis pour elle et pour lui (4); car son esprit n'était que fiel et l'étroitesse routinière de ses doctrines dépasse tout ce qu'on peut imaginer de plus fort en ce genre. Quand Bourdelot revint de Suède avec un nom, des richesses et des espérances ambitieuses, Guy Patin commença à le cribler d'épigrammes. Et quand ce mondain, ce novateur, ce partisan de Descartes, de l'antimoine et de la circulation du sang, plus heureux encore qu'habile, parvint à mettre une crosse au bout de sa lancette, Guy Patin éclata. *Cave canem*, gare le chien, disaient en pareil cas ceux qui le connaissaient. Il aboyait et mordait sans vergogne, mais il aboyait avec tant de verve et ses morsures étaient si venimeuses, que les amateurs de vengeance et de scandale lui pardonnaient à demi sa méchanceté. Nous-mêmes, en déplorant le caractère acrimonieux de ses lettres, nous ne saurions résister au plaisir d'en citer ici plusieurs fragments relatifs à Bourdelot.

En voici d'abord trois, écrits à la fin de 1653, lorsque le médecin de Christine arrivait à Paris et sollicitait une ab-

(1) V. le Dict. géogr. de d'Expilly, v° Massai.

(2) Nous n'aurons plus guère occasion de parler de l'abbaye de Massai. Aucun document ne nous a appris quel rôle y avait joué Bourdelot. Sans doute, il fit comme la plupart des abbés commendataires, il se contenta d'en toucher les revenus. V. ci-dessous note.

(3) V. Collection des Ana (Paris, Visse, 1789), t. V, p. 77, partie attribuée à Vigneul-Marville.

(4) V. dans l'ouvrage de M. Flourens sur la circulation du sang, le chapitre consacré à Guy Patin.



baye (4) : « M. Bourdelot m'est venu visiter deux fois céans ;  
 « on le voit passer par la ville suivi de trois estafiers ; il se  
 « vante d'avoir fait des miracles en Suède, (mais je pense  
 « que ce sont de tels miracles que ceux des Jésuites au Ja-  
 « pon) et qu'il y a merveilleusement gagné. Pour moi, il ne  
 « m'a rien dit de pareil, il se doute bien que je ne le croirais  
 « point ; néanmoins, je tiens pour certain qu'il a fait tout ce  
 « qu'il a pu pour s'y enrichir, car il ne pense qu'à cela ; vous  
 « lui écririez si vous voulez, mais comme il n'est pas homme  
 « à faire plaisir à personne et que tout son fait n'est que va-  
 « nité, il vaut autant le laisser là dans sa belle fortune.  
 « (Lettre du 16 septembre 1653).

« Notre maître Bourdelot s'est vanté à un de mes amis en  
 « secret qu'il auroit l'abbaye qu'on lui a promise ; qu'il y  
 « avait entre nous et la Suède quelque grabuge, *quo compo-  
 « sito*, il deviendrait abbé. (Mon Dieu ! que le bien d'église  
 « est mal employé) ; mais que si ce grabuge ne s'accordoit  
 « point et qu'il y fallut envoyer un homme de deçà, il espé-  
 « roit d'avoir la commission de cette légation. Hé bien ! le  
 « compagnon n'a-t-il pas bonne opinion de sa personne  
 « pour le fils d'un barbier de Sens ? N'est-ce point le bon  
 « esprit qui ennoblit les hommes ? Ne serez-vous point tout  
 « étonné, voir même tout ravi de joie, quand vous l'entendrez  
 « nommer monsieur de Bourdelot, ambassadeur pour le roi  
 « très chrétien vers la sérénissime reine de Suède. Voilà ce  
 « que vaut l'ambition d'un homme, et un esprit mystique,  
 « relevé, métaphysique, tel que celui-là. (Lettre du 25 novem-  
 « bre 1653). »

Guy Patin ajoute un peu plus loin dans la même lettre :  
 « Les rieurs ne sont plus du côté de Bourdelot. J'apprends  
 « de bonne part qu'il n'est point bien avec la reine de Suède  
 « et qu'il est en grand danger de n'être ni abbé, ni ambas-  
 « sadeur ; qu'elle a écrit contre lui à la Cour. Et en ce cas,  
 « que deviendra ce paladin de bonne fortune qui par ci-de-  
 « vant étoit barbier et fils de barbier ?

« Qui tonsor fueras tota notissimus urbe...  
 « Quid facies iterum, Cinname ? tonsor eris.

(4) On retrouvera ces lettres par leur date dans les diverses édi-  
 tions qui en ont été données et notamment dans l'édition complète  
 que nous devons aux soins de M. Reveillé-Parise.

On sait que les prévisions de Guy Patin ne se réalisèrent pas. A force de solliciter, Bourdelot réussit. Voici maintenant deux fragments de lettres écrites après sa nomination à l'abbaye de Massai :

« Le bonhomme Gassendi traîne son mal et sa vie tout en-  
 « semble... Il est visité de quantité d'honnêtes gens et en-  
 « tr'autres de plusieurs médecins. Comme j'en sortais, j'ai  
 « trouvé monsieur l'abbé Bourdelot, qui marche en très ré-  
 « vérendissime prélat, grands et longs habits à longue  
 « queue, dans un bon carosse, suivi de trois estafiers qui  
 « ont bonne mine. La satire des mille vers de l'an 1636, en  
 « parlant du P. Joseph, capucin, disoit entr'autres choses de  
 « ce moine :

« Il a des laquais insolents

« Qui jurent comme ceux des grands.

« Représentez-vous la même chose des laquais et autres  
 « officiers de la basse-cour de M. l'abbé Bourdelot. (Lettre  
 « du 21 septembre 1655.)

« L'on m'a dit (1) que M. l'abbé Bourdelot va vers la plu-  
 « part de messieurs les évêques du clergé et qu'il s'en fait  
 « fort accroire avec son abbaye. Il s'est vanté qu'il avoit refusé  
 « un évêché que le Mazarin lui avoit voulu donner. On dit  
 « qu'il se pique fort d'affaires d'Etat et qu'il fait le grand mi-  
 « nistre. Il a toute sa vie fait le révérend et le glorieux. Voilà  
 « un charlatan canonisé par la fortune, et qui doit se souve-  
 « nir de ce qui est dans Ronsard pour devise d'un homme  
 « glorieux, qui avoit attrapé une abbaye sous Charles IX :  
 « *Fort. reverent. habe, c'est-à-dire, Fortunam reverenter*  
 « *habe.* »

La passion emporte Guy Patin au point qu'il se réjouit d'une maladie qui faillit arrêter Bourdelot dans la paisible jouissance de sa nouvelle fortune. « Bourdelot n'est guère  
 « mieux, dit-il à propos d'un autre malade, (2) à ce que  
 « m'en ont appris deux des nôtres qui l'ont quitté pour ses  
 « inepties. Il est tout atrabilaire de corps et d'esprit, sec et  
 « fondu ; qui dit que tout le monde est ignorant, qu'il n'y a  
 « jamais eu au monde de philosophe pareil à M. Descartes ;  
 « que notre médecine commune ne vaut rien ; qu'il faut des

(1) Lettre du 5 décembre 1656.

(2) Lettre du 24 décembre 1658.

« remèdes nouveaux et des règles nouvelles ; que tous les médecins d'aujourd'hui ne sont que des pédants avec leur grec et leur latin, et qu'ils n'ont pas l'esprit de s'adonner à la recherche de remèdes non vulgaires, *quorum novitate capiuntur et alliciantur ægri qui volunt decipi*. Ne voilà pas un homme de bien pour un abbé ! Il dit qu'il se guérira bien lui-même puisque les médecins ne le peuvent guérir. Néanmoins il doit craindre l'hiver prochain puisqu'il est si décharné : au moins fera-t-il beaucoup s'il peut guérir son esprit qui est extravagant. » Bourdelot commença par guérir son corps, en dépit de la Faculté. Quant à son esprit, il le conserva intact jusques à la fin de sa longue carrière, avec ses défauts comme avec ses qualités.

Mais reprenons, à dater de son retour en France, le cours des événements que nous avons légèrement intervertis pour écouter les méchancetés de Guy Patin. Un des premiers actes de Bourdelot en s'installant à Paris fut de rouvrir son Académie, non plus comme autrefois dans les appartements de l'hôtel Condé dont la Fronde avait fermé les portes, mais dans une vaste maison qu'il avait acquise rue de Tournon (1) et qu'il occupa jusqu'à sa mort. Les troubles civils n'avaient pas diminué le goût des études scientifiques et littéraires, ni cette ardeur d'apprendre et de discuter, qui est un des traits les plus saillants de l'époque, depuis que la cause du roi avait triomphé des Frondeurs, et que les habitants de la capitale avaient retrouvé la paix et la sécurité, les réunions plus ou moins savantes s'étaient multipliées à l'infini. Leur nombre alla toujours croissant jusqu'à la fin du xvii<sup>e</sup> siècle. « Il y a dans Paris, écrivait Le Gallois en 1674 (2), un grand nombre d'Académies toutes célèbres et de toutes sortes de caractères. Il y en a pour les belles-lettres, pour les sciences et pour les arts. Il y en a de publiques où tout le monde est bien venu et de particulières où il ne va que ceux qui la composent. Il y en a où l'on traite indifféremment de toutes sortes de matières, et d'autres où l'on ne parle que d'un seul sujet à chaque conférence. Il y en a dont les entretiens ressemblent à des conversations ordinaires et

(1) V. Paris ancien et nouveau, *loco citato*.

(2) Conférences de l'Académie. Entretien servant de préface, *passim*.

« d'autres où l'on ne confère qu'après qu'un particulier  
 « a longtemps discoursu sur quelque matière déterminée.  
 « Il y en a dont le nombre des académiciens est grand et  
 « [d'autres dont il est petit. Enfin il y en a qui font beaucoup  
 « de bruit par leur établissement, par leur autorité et par  
 « leur travail, et d'autres au contraire dont on parle peu pour  
 « estre plus petites, plus cachées et plus paresseuses. »

Parmi celles qui faisaient alors le plus de bruit, on cite : l'Académie de M. le premier président Lamoignon, qui s'assemblait chaque lundi dans son hôtel, et où, sous la direction de l'éminent magistrat, on traitait de matières diverses, particulièrement de jurisprudence ; l'Académie dite du Dauphin, qui fut un moment l'une des plus fréquentées, mais ne tarda pas à se dissoudre ; l'Académie du célèbre Ménage, qui se tenait chez lui le mercredi, et qui était exclusivement littéraire ; l'Académie fondée par M. Justel, érudit qui la possession d'une belle bibliothèque, ses relations avec toute l'Europe savante notamment avec Londres, et son propre mérite entouraient d'une foule de personnes désireuses de s'instruire ; l'Académie de M. de Thou, qui s'assemblait dans une bibliothèque plus célèbre encore que celle de M. Justel ; l'Académie tenue chaque jeudi dans l'hôtel de Belingau, par M. Marion, et où Guy Patin ne manquait presque jamais d'apporter sa verve caustique. Que sais-je ? Dix autres encore. On allait, le mercredi, chez M. Rohault ; le jeudi, chez M. Delaunay, historiographe de France ; le vendredi, chez M. Tournier ; le samedi, chez M. Denis. Ceux qui s'occupaient spécialement de sciences se rendaient chez M. de Montmor, maître des requêtes et ensuite chez M. Thévenot, qui fut longtemps garde de la bibliothèque du roi. Pour classer dans la mémoire toutes ces réunions savantes, il eût fallu dresser un calendrier académique. Paris comptait à lui seul autant d'académies que l'Italie tout entière dans ses plus beaux jours, alors que Rome avait les *Humoristi* et les *Phantastici*, Bologne, les *Otiosi*, Gènes, les *Adormentati*, Venise, les *Incogniti*, Vérone, les *Filarmonici*, Viterbe, les *Ostinati*, Naples, les *Ardenti*, etc. ; sans parler des académies officielles, comme l'Académie française, fondée par Richelieu, et l'Académie des sciences que Colbert établit en 1666.

Malgré la concurrence de tant d'assemblées rivales, l'Académie de Bourdelot reprit bientôt son ancien lustre. Elle était

publique, comme à son origine. On y traitait de toutes matières, même d'art et de belles-lettres, mais surtout de médecine, de physique et de chimie. C'est encore à Le Gallois que nous devons nous adresser pour connaître la physionomie générale des séances. « Après, dit-il (1), que M. Bourdelot a fait  
« l'ouverture de la conférence par le récit de quelque matière,  
« chacun en dit son sentiment, et la question est examinée  
« à fond; mais avec une si grande et si honnête déférence les  
« uns pour les autres qu'on ne laisse pas, dans la diversité  
« d'opinions qui se rencontre ordinairement entre les doctes,  
« d'y conserver l'union qui doit être toujours entre les esprits  
« bien faits. Ainsi il faut avouer à la louange de cette académie,  
« qu'on ne peut rien voir de plus beau que l'ordre qui  
« s'y observe, quoi qu'elle soit composée de tant de personnes  
« différentes de mœurs, d'opinions et même de pays.  
« Chacun y peut parler avec liberté et dire son sentiment des  
« choses qu'on y agite. Monsieur Bourdelot a soin non seulement  
« de faire donner audience à tout le monde, mais  
« aussi d'applaudir à ceux qui disent bien, et de ne pas  
« rebuter ceux qui ne disent que des choses communes; il  
« appuie même quelquefois ces derniers et les fortifie de raisons,  
« afin de soutenir la conversation. Cela est cause aussi  
« que tous les plus habiles du temps prennent plaisir à s'y  
« faire entendre, et que ceux qui ne le sont pas encore assez  
« s'y perfectionnent et y acquièrent peu à peu; avec la liberté  
« de parler, l'art de bien dire les choses de même que de les  
« bien penser. Les étrangers y sont aussi reçus et écoutés  
« avec beaucoup d'honneur, et monsieur Bourdelot leur sert  
« d'interprète quand ils ne peuvent être entendus à cause de  
« leur mauvais accent auquel les François ne sont pas accoutumés:  
« j'entends ceux qui n'ont pas voyagé comme cet abbé... Que si quelquefois  
« la dispute s'échauffe et semble vouloir passer les bornes de la  
« modération, alors M. Bourdelot tempère les esprits par des discours  
« enjoués qui adoucissent la passion de ceux qui s'emportent  
« déraisonnablement en raisonnant. Il suspend et arrête le cours de  
« leur emportement, ou pour mieux dire, il le dissipe par des  
« manières de parler fort agréables et des railleries très-prudentes.  
« Ainsi il remet le calme dans la conversation, le dé-

(1) V. *eodem*.

« sordre cesse, chacun revient à soi, et la conférence continue nue dans son premier état. » On voit que sous certains rapports les Français n'ont pas changé depuis deux siècles. Dans nos assemblées les plus tumultueuses, un bon mot, une raillerie décochée à propos, sont encore les meilleures armes que puisse manier un habile président.

Ce que Le Gallois ne dit pas, mais ce que racontent d'autres contemporains, c'est que Bourdelot, pour accroître le nombre de ses auditeurs et pour attirer même des dames (1), mêlait l'agréable à l'utile. Quelquefois il faisait commencer ses conférences par un concert vocal ou instrumental. Quelquefois, au sortir de la séance publique, il réunissait à sa table un cercle choisi d'intimes, et la discussion continuait *inter pocula*, moins savante, je le présume, mais infiniment plus gaie. Sa fortune lui permettait de trancher du Mécène, et son plus grand plaisir était de la partager avec ses amis. A ce compte, il en eut beaucoup. Beaucoup fréquentaient son académie, et ne dédaignaient pas d'y figurer sous sa présidence, qui ont laissé dans les annales scientifiques un nom plus glorieux que le sien. Ce n'étaient pas les mêmes hommes qui jadis se pressaient dans les appartements de l'hôtel Condé. Plusieurs de ceux-là manquaient à l'appel, comme Gassendi, qui à force de *traîner sa vie et son mal* était mort après de longues souffrances. Trop absorbé par les controverses religieuses, Pascal, faisait aussi défaut. Mais ils étaient remplacés par Auzoult, l'inventeur du micromètre à fils mobiles (2), Pequet l'une des gloires de la médecine française, Mariotte qui donna des lois à la physique, Borelli et Roberval qui comptent parmi les plus grands mathématiciens du siècle; tous d'ailleurs membres de l'Académie des sciences lors de sa fondation. Le premier secrétaire de cette illustre compagnie, Gallois, était encore un des plus assidus aux conférences de Bourdelot. A côté de ces princes de la science, comme nous dirions aujourd'hui, accourait une foule de médecins et d'érudits alors célèbres; des jésuites d'un

(1) V. sur ce point une plaisante anecdote dans le *Fureteriana*, coll. des Ana, t. I, p. 68. — V. aussi dans le même recueil différentes anecdotes sur ceux qui assistaient aux conférences, p. 48 et 50. *Adde*, Paris ancien et nouveau, *loco citato*.

(2) V. Conversations de l'Académie. Entretien servant de préface, *passim*.

mérite distingué, les révérends pères Barthet, Talon et Pardies; des étrangers enfin, tels que Stenon, le fameux anatomiste Danois qui mourut évêque *in partibus* de Titopolis, ou tel que Graf, un des professeurs de musique les plus éminents de l'Allemagne. Certes, pour réunir une assemblée composée de pareils hommes, pour y conserver une autorité incontestée, pour y remplir la tâche difficile de président et de modérateur, il fallait bien que Bourdelot ne fût pas un esprit médiocre. Et notez que les conférences, commencées vers 1640 dans l'hôtel Condé, se continuèrent chez lui jusqu'à sa mort arrivée en 1685, sans autre interruption que celle résultant de son séjour en Suède. Pendant plus de quarante ans il les dirigea avec le même succès, malgré la différence des temps et des hommes, malgré l'âge, malgré les cris des envieux.

Le temps qu'il y consacrait ne l'empêcha pas de reprendre et de poursuivre l'exercice de sa profession de médecin. Grâce aux bulles qu'il avait obtenues d'Urbain VIII, son titre d'abbé était plutôt une recommandation qu'un obstacle. Le souverain-pontife ne lui avait imposé qu'une condition, celle de traiter gratuitement les pauvres, et nous devons le dire à la louange de Bourdelot, il n'avait pas besoin d'y être obligé. Bienfaisant par nature, il prodiguait aux malheureux son argent avec ses conseils. On a pu critiquer l'ardeur avec laquelle il convoita la fortune : personne au moins ne lui reprocha d'en avoir fait un mauvais usage. Il avait d'ailleurs dans sa brillante et lucrative clientèle d'amples dédommagements. A peine fut-il installé à Paris que les plus grands seigneurs et les hommes les plus distingués de la capitale s'empressèrent à le consulter. Guy Patin, dans son aveugle jalousie, s'en étonne et s'en irrite. « J'apprends, dit-il dans une lettre du « 19 novembre 1656, que Bourdelot est à Paris... Il y a « ici beaucoup de gens qui le connaissent bien et plusieurs « autres qui ne le connaissent pas pour ce qu'il est... M. de « Narbonne en fait état, c'est peut-être à cause qu'il a fait « fortune, et qu'il est abbé en récompense. Il a traité M. Du- « puy, garde de la Bibliothèque du Roi, qui fut hier enterré. » Comme les médecins ne sont pas toujours responsables de la mort de leurs clients, celle de M. Dupuy ne nuit pas au succès de Bourdelot, et chaque jour sa clientèle s'accrut des noms les plus honorables.

Deux circonstances ajoutèrent un nouveau lustre à sa répu-

tation. Je veux parler de la bienveillance constante que lui témoigna Christine, et de l'amitié inaltérable que lui voua le grand Condé. Ce n'était pas chose vaine aux yeux des Parisiens de l'an de grâce 1660, que d'avoir conservé la protection d'une reine, après avoir été son favori, et de pouvoir se dire l'ami intime du premier prince du sang. Aujourd'hui même, dans notre France soi-disant démocratique, l'amitié des puissants du jour ne couvre-t-elle pas d'un certain vernis ceux qu'il leur plaît d'en honorer ? Depuis son retour à Paris, Bourdelot continuait de se qualifier premier médecin de la reine de Suède. Il correspondait avec elle. Lorsqu'elle résolut d'abdiquer, elle lui en donna connaissance et le chargea de transmettre la nouvelle à plusieurs personnes de qualité. Il écrivit notamment à la duchesse de Longueville, qui lui répondit de Moulins, le 15 avril 1654, par une lettre où nous remarquons les phrases suivantes (1) : « Vous m'avez fort « obligé de m'avoir fait part de l'action héroïque de *vo*tre « grande Reine, en vérité elle est incomparable..... Si la « version de cette princesse couronne cette conduite admi- « rable, on pourra dire que jamais aucune créature n'aura été « revêtue d'une plus éclatante gloire... Je vous assure que « c'est de tout mon cœur que je le souhaite, et à vous tout le « bonheur que j'ai toujours pensé et dit que vous méritiez. » Peu après, lorsque les souhaits de la duchesse de Longueville se réalisèrent et que Christine se décida à embrasser la religion catholique, elle mit encore Bourdelot dans sa confiance et le chargea de régler pour elle plusieurs affaires importantes qu'elle désirait terminer avant de se rendre à Rome (2). Enfin, quand elle visita la France, on put voir auprès d'elle Bourdelot toujours empressé, toujours bien accueilli, lui faisant les honneurs de la capitale, et lui présentant les savants qui désiraient la complimenter (3). Personne ne douta plus qu'il eût conservé, dans l'esprit de cette princesse, de précieux restes de son ancienne faveur.

(1) V. *Recueil des harangues qui ont été faites à la reine de Suède, ensemble les lettres qu'elle a écrites*, etc. Paris, Claude Barbin, 1659, in-18. La lettre de M<sup>me</sup> de Longueville à Bourdelot est intercalée dans cet opuscule à la p. 228.

(2) V. même Recueil, p. 183.

(3) V. Coll. Michaud-Poujoulat, t. XXXI, p. 550. Mémoires attribués, à tort, dit-on, à M. de Brégy.



Il avait renoué, non moins heureusement, ses relations avec la maison de Condé. Nous venons déjà de voir dans quels termes affectueux lui écrivait la duchesse de Longueville. Quant au prince, à supposer qu'il eût conçu quelque mécontentement en voyant son médecin, le précepteur de son fils, solliciter le cardinal, ce mécontentement ne fut pas de longue durée. Tant d'autres, parmi ses amis, avaient donné l'exemple de pires défections ! Condé lui-même avait si peu d'espoir dans le succès de la folle entreprise où sa sœur l'avait entraîné ! Il ne fit pas un crime à Bourdelot d'avoir songé à l'avenir et de s'être montré prudent, sans cesser au fond d'être dévoué. Aussi, quand la paix des Pyrénées lui rouvrit les portes de la capitale, il rendit à l'abbé de Massai, comme médecin sa confiance, comme homme son amitié. Des relations de chaque jour s'établirent entre eux. Parfois l'illustre capitaine honoraient de sa présence l'Académie de la rue de Tournon et ne dédaignait pas de prendre part aux conférences. Le plus souvent Bourdelot passait de longues heures à l'hôtel Condé. *Il réjouissait fort M. le Prince*, dit le minutieux Dangeau (4). C'est qu'alors le grand Condé n'avait plus les mêmes goûts qu'autrefois. Dans sa première jeunesse, il tranchait du bel esprit, lisait avec passion Polyxandre et le grand Cyrus, ou rêvait d'aventures romanesques. Vieilli par une dure expérience, désabusé par le malheur, il eût préféré Brantome ou Rabelais à M<sup>lle</sup> de Scudéry. Il aimait surtout la conversation enjouée de Bourdelot, sa mémoire pleine d'anecdotes piquantes, ses bons mots inépuisables, et jusqu'aux défauts de son esprit, sa tendance à railler tout le monde et la licence de son langage.

Comme toujours, beaucoup de gens se montraient jaloux d'une intimité que la différence des rangs semblait exclure : d'autres reprochaient à Bourdelot d'en abuser, et de parler trop familièrement au plus illustre membre de la famille royale. Au premier rang des envieux étaient quelques grands seigneurs, furieux de voir un bourgeois, un parvenu, comblé d'une faveur si rare. Un jour cinq ou six d'entre eux, parmi lesquels un prince, que les recueils du temps désignent seulement par les initiales de son nom, résolurent de satisfaire

(4) Mémoires de Dangeau, avec les notes de Saint-Simon. Paris, 1830, t. I, p. 93.

leur ressentiment en se moquant aux dépens de Bourdelot (1). A la première occasion ils se groupèrent autour de lui et commencèrent à l'entreprendre. Le spirituel abbé accepta d'abord la lutte, mais bientôt il s'aperçut du complot et quitta la partie en s'écriant : *parbleu ! je suis encore un grand coquin d'encanailleur ainsi ma conversation !* Condé, auquel il raconta l'aventure, en rit de bon cœur et par son approbation empêcha les jaloux de tenter une nouvelle vengeance.

On a prêté, je ne sais à quel philosophe du XVIII<sup>e</sup> siècle, un propos analogue à celui de Bourdelot. Les temps n'étaient plus les mêmes, et dans un monde où germaient déjà les principes égalitaires de 89, il était facile de revendiquer les droits de l'esprit contre la médiocrité titrée. Cent ans auparavant, quand la monarchie aristocratique de Louis XIV ne rencontrait que des flatteurs, la chose était plus hardie et vaut la peine d'être notée. Du reste Bourdelot offre plus d'un trait de ressemblance avec les disciples de Voltaire et de Beaumarchais. Il en a la verve moqueuse ; il ne recule devant aucune nouveauté ; il ne s'incline devant aucun préjugé. S'il se glisse au milieu des grands, c'est pour marcher de pair avec eux. Il aime la lutte autant que le succès. A ceux qui lui rappellent son infériorité bourgeoise, il oppose hardiment sa supériorité intellectuelle.

Une autre fois, M. de Launay, historiographe du roi, et M. Justel, qui avait une si belle bibliothèque, crurent devoir lui faire des observations sur sa gaieté, sa malice et sa familiarité avec M. le Prince (2). Ils lui représentèrent que ce dernier finirait par s'en offusquer, que ses railleries lui aliéneraient tout le monde, et qu'un pareil rôle était peu convenable pour un habile médecin et un savant philosophe. Ils ne parlaient pas de son caractère ecclésiastique, qui méritait pourtant d'être pris en considération. Bourdelot les écouta tranquillement et les remercia avec douceur ; mais il leur dit qu'il avait commencé depuis longtemps ce genre de vie, s'en accommodait assez et ne pouvait le quitter. Je voudrais, messieurs, ajouta-t-il, pouvoir m'en défaire pour vous être agréable. Eh ! monsieur, répliquèrent-ils, nous n'avons en cela d'autre intérêt

(1) V. Fureteriana, dans la Coll. des Ana, t. I, p. 119.

(2) V. Fureteriana, *codem*, p. 120.

que le vôtre : nous appréhendons que vous nuisiez à votre bonne renommée, et principalement à l'estime que vous témoigne Son Altesse. Si ce n'est que cela qui vous inquiète, dit l'abbé, en se levant pour prendre un papier sur son bureau, tenez, lisez, et vous verrez qu'on gagne plus à être fou comme je suis que d'être philosophe comme vous êtes. Le papier qu'il leur tendait n'était autre que la donation des terres et seigneuries de Combe et de Saint-Léger (1), donation que M. le Prince lui avait faite depuis quelques jours. Il n'y avait rien à répondre à cet argument décisif. Les donateurs de conseils se turent, comme les envieux, et désormais personne, dans les salons de l'hôtel Condé, ne songea plus à critiquer les libres allures de M. Bourdelot, abbé de Massai, baron de Combes, seigneur de Saint-Léger et autres lieux.

L'amitié que lui portait le Prince se manifestait encore par d'autres signes. Il était admis dans les réunions les plus intimes et les plus secrètes de la maison. Que dis-je ? Il se glissait en tiers dans les tête-à-tête du maître avec la fameuse princesse Palatine. Dans ses notes sur les mémoires de Dangeau, Saint-Simon raconte qu'un jour ils se livrèrent tous trois à une singulière expérience (2). Ils essayèrent de brûler sans pouvoir y parvenir un morceau de la vraie croix, ce qui frappa l'esprit de la princesse comme un prodige, et contribua à sa conversion. Quelle scène étrange, si elle est bien vraie ! Quelle petitesse dans les plus grands esprits ! Et quel chemin avaient à parcourir ces illustres pécheurs avant d'arriver au terme où les attendait Bossuet ! Condé se pressa moins de ranger sa vie que la Palatine, et Bourdelot imita malheureusement l'exemple de Condé. Malgré la réserve toute spéciale que lui imposait son titre d'abbé, il lui arrivait souvent de professer des opinions peu orthodoxes. C'était, il

(1) On lit dans le *Fureteriana* « c'était une donation de la baronnie de *Condé*, que M. le Prince lui avait faite depuis quelques jours. » *Furetère* s'est trompé de mot, ou les éditeurs ont commis une faute d'impression. V. en effet dans *Betencourt*, t. I, p. 163, un aveu et dénombrement pour les terres et seigneuries de *de Combe et de Saint-Léger*, vendues par Bourdelot, abbé de Massai, à Issoudun en 1672, lesquelles terres et seigneuries lui avaient été données par le prince de Condé.

(2) V. à la page indiquée ci-dessus.

est vrai, par amour des discussions paradoxales, plutôt que par conviction sérieuse : néanmoins il eut mieux fait de s'abstenir. Pour ne citer qu'un exemple, il composa avec madame de la Baume une déclamation contre l'espérance, qu'il lut à l'une des réunions de l'hôtel Condé (1). Oubliant sans doute que l'espérance est une des trois vertus théologiques, il la traitait comme une chimère, une erreur des esprits faibles. Il la dépeignait triste et maigre comme ceux qui vivent de fumée. Le désespoir, au contraire, devenait sous sa plume un gros et gras personnage, jouissant de l'heure présente sans souci de l'avenir. Plus spirituelle en la forme que juste et sage au fond, cette dissertation eut tant de succès, que la princesse Palatine crut devoir la combattre et défendre la thèse contraire. Elle releva le gant jeté par Bourdelot et madame de la Baume à ceux qui espèrent en ce monde. « A quoi pensez-vous, disait-elle, dans sa réponse, ennemis déclarés du plus grand bien de la vie et du plus doux plaisir du cœur ? Quel démon vous inspire d'employer des esprits aussi délicats que les vôtres pour soutenir un si méchant parti ? haïssez-vous assez l'espérance, pour renoncer même à celle de la louange et de l'estime du public ? De quelle secte pouvez-vous être, ou de quelle religion êtes vous, de parler si librement contre l'opinion des sages et contre la loi de Dieu ? » *De quelle religion êtes-vous*, le mot est joli, adressé à un abbé ! Après quelques développements, Anne de Gonzagues ajoutait : « Ne parlez donc plus de cette espérance si aimable et si chère ; qu'elle soit sèche ou non, le mérite en est égal ; et quoique vous en puissiez dire, une espérance maigre vaudra toujours mieux qu'un gras désespoir. Cette injure qu'on lui donna hier au milieu des plus illustres maigreurs de France n'a rien fait contre sa réputation. » La réponse, on le voit, était non moins spirituelle et plus sensée que l'attaque. Elle fut accueillie avec enthousiasme dans les salons de l'hôtel Condé. Bientôt même toute la capitale, tout le monde des beaux esprits voulut connaître l'œuvre de Bourdelot et de la princesse Palatine ; on disserta sur leur dissertation. Car la France est le pays de

(1) V. Coll. des lettres de M<sup>me</sup> de Sévigné. Paris, Janet et Cotele, 1822, t. III, p. 445 et suiv.

la controverse. Au xvi<sup>e</sup> siècle, nos pères se passionnaient pour des questions religieuses ; au xvii<sup>e</sup>, ils péroraient sur les arts, sur les sciences et les lettres, sur un lieu commun, dans les écoles, dans les académies, et jusques dans les salons ; au xviii<sup>e</sup>, les discussions des philosophes ne furent que le prélude des grandes luttes politiques et parlementaires. Aujourd'hui nous nous reposons, jusques à quand ? Dieu le sait.

Du fond de sa province madame de Grignan se prit à disserter comme tant d'autres sur le sujet en vogue. Elle fit part de ses réflexions à sa mère, et sa mère d'applaudir comme elle avait coutume : « Vos réflexions sur l'espérance » sont divines, écrit madame de Sévigné le 1<sup>er</sup> mars 1672. « Si Bourdelot les avait faites, tout l'univers le saurait. « Vous ne faites pas tant de bruit pour si peu de chose » (1). Ici la spirituelle marquise traitait assez rudement la vanité de l'abbé de Massai et le désir excessif qu'il avait de se pousser dans le monde. Dans une autre circonstance, elle lui reproche d'être un méchant poète, et la reproche est non moins fondé. Mais elle le blâme en même temps d'avoir prodigué des éloges trop pompeux au duc d'Enghien, n'est-ce pas trop de sévérité ? l'élève de Bourdelot, celui qu'il avait accompagné jadis à Bordeaux, et qu'il instruisait si habilement dans la retraite de Montrond, le duc d'Enghien, devenu lieutenant-général des armées du roi, venait de prendre Limbourg, après huit jours de tranchée ouverte. Pour le fils du grand Condé, l'exploit n'avait rien de prodigieux. Néanmoins on s'en réjouissait dans la famille, comme on se réjouit des moindres succès d'un jeune homme, qui n'en fait pas espérer beaucoup d'autres. Bourdelot emboucha la trompette héroïque (2). Hélas ! madame de Sévigné, qui le blâme et qui n'avait pas les mêmes excuses que lui, adressa sans doute à M. le Prince des compliments non moins pompeux. Ainsi va le monde : c'est à qui flagornera les grands et se moquera des

(1) Pour les lettres de M<sup>me</sup> de Sévigné comme pour celles de Guy Patin, nous nous bornerons à donner la date, avec laquelle il est toujours facile de retrouver la lettre elle-même.

(2) V. Catalogue des imprimés de la Bibl. du roi, Paris, 1730. Belles-lettres, t. I, n<sup>o</sup> 5178. *Vers pour M. le Duc sur la prise de Limbourg, par Bourdelot, pièce in-4<sup>o</sup>.*

flagorneurs. « Bourdelot, écrit la marquise à sa fille, le 4  
 « décembre 1675, m'a envoyé des vers qu'il a faits à la louan-  
 « ge de M. le prince et de M. le duc ; il vous les envoie aussi.  
 « Il m'écrit qu'il n'est point du tout poète ; je suis bien tentée  
 « de lui répondre : et pourquoi donc faites-vous des vers ?  
 « qui vous y oblige ? Il m'appelle *la mère des amours*, mais  
 « il a beau dire, je trouve ses vers méchants ; je ne sais si  
 « c'est que les louanges me font mal au cœur, comme elles  
 « auront fait à M. le Prince. »

L'opinion sévère de madame de Sévigné sur les talents poétiques de Bourdelot, ne l'empêchait pas d'apprécier à sa juste valeur l'habileté qu'il montrait comme médecin. Plusieurs passages de ses lettres prouvent qu'elle le consultait fréquemment et lui accordait autant de confiance qu'un malade, aigri par la douleur, en accorde à la médecine. Le 24 mars 1675, elle écrit à M<sup>me</sup> de La Fayette : « Je suis  
 « toujours couperosée, ma pauvre petite, et je fais toujours  
 « des remèdes : mais comme je suis entre les mains de Bour-  
 « delot, qui me purge avec des melons et de la glace, et que  
 « tout le monde me vient dire que cela me tuera, cette pensée  
 « me met dans une telle incertitude, qu'encore que je me  
 « trouve bien de ce qu'il m'ordonne, je ne le fais pourtant  
 « qu'en tremblant. » Dans une lettre adressée à sa fille, le 5 août 1676, elle montre pour Bourdelot une confiance plus décidée. « Bourdelot, dit-elle, m'envoie promener, c'est-à-  
 « dire à Livry, de peur que l'habitude de faire de l'exer-  
 « cice dans cette saison ne me regonfle la rate : il sera  
 « obéi. » M<sup>me</sup> de Sévigné ne proteste contre les oracles de l'abbé de Massai que quand elle souffre trop, ou quand, prenant conseil de plusieurs médecins, elle ne sait plus auquel entendre. « Pour Vichy, écrit-elle le 16 août 1676, je ne  
 « doute nullement que je n'y retourne cet été. Vesou dit au-  
 « jourd'hui qu'il voudroit que ce fût tout-à-l'heure ; De Lorme  
 « dit que je m'en garde bien dans cette saison ; Bourdelot dit  
 « que j'y mourrois, et que j'ai donc oublié que je ne suis que  
 « feu, et que mon rhumatisme n'étoit venu que de chaleur.  
 « J'aime à les consulter pour me moquer d'eux. Peut-on rien  
 « voir de plus plaisant que cette diversité ? Ils m'ôtent mon  
 « libre arbitre à force de me laisser dans l'indifférence. »

En lisant ces fragments épars d'une correspondance à jamais célèbre, nous comprenons pourquoi Bourdelot persista,

jusqu'à la fin de ses jours à rester médecin. Il voulait conserver deux cordes à son arc, et là où son esprit n'était pas le bienvenu, se maintenir encore par son savoir. En vain ses amis le détournaient de l'exercice d'une profession, dont il n'avait plus besoin ni pour augmenter sa fortune, ni pour étendre sa renommée. Il continuait son train accoutumé. Les uns n'y voyaient qu'une manie de vieillard, d'autres devenaient mieux le fond de sa pensée. « Il me semble, dit Sorbière (1), quand je vois l'abbé Bourdelot, de voir l'abbé Hippocrate, qui ne peut pas s'empêcher d'exercer la médecine, après avoir changé de profession, et s'être mis hors la nécessité de l'exercer pour l'avancement de ses affaires; ou de voir un moine défroqué et rentré dans le monde, qui ne peut pas s'empêcher d'aller encore à la quête et de porter la besace... Ce qui leurre ce bon homme, est l'entrée que cela lui donne chez des gens de qualité et à la cour où il est véritablement honnête d'entrer...

Il n'y a qu'un mot de trop dans les réflexions de Sorbières (2). Malgré tous ces efforts, Bourdelot ne put se faire admettre à la cour, du moins sur un pied convenable, et il en conçut un vif chagrin. Elle était si brillante la cour du jeune roi Louis XIV. Jamais on ne vit groupés autour d'un monarque tant de génies divers. Jamais on ne vit pareille réunion d'hommes d'élite et de femmes distinguées. Aussi la cour était le but de toutes les ambitions. Avec le caractère que nous connaissons à Bourdelot, il dut souhaiter plus que tout autre d'y parvenir et d'y marquer sa place. C'eut été le couronnement de sa vie, et comme la récompense suprême de ses talents mondains. Ce dernier bonheur lui manqua. Nous en avons la preuve dans l'épithète qu'il se composa lui-même :

Ci gît le savant Bourdelot  
 Dont l'esprit étoit si fertile,  
 Disant toujours quelque bon mot,  
 Joignant l'agréable à l'utile.  
 Il s'efforça de parvenir :  
 La cour connut mal ses mérites ;  
 Il fut contraint de devenir  
 Un grand semeur de marguerites (3).

(1) V. Sorbiereana, par Graverol. Paris, 1698, p. 34 et 38.

(2) Ou de celui qui a écrit sous son nom.

(3) Paris ancien et nouveau, par Lemaire, t. III, p. 444.

Mais nous sortirions des limites que nous nous sommes imposées si nous suivions Bourdelot dans tous les détails de sa longue carrière, si nous pénétrions avec lui dans tous les salons où son habileté lui donnait accès, et si nous nous étendions outre mesure sur les petits mécomptes qu'eut à subir sa vanité. Sa mort fut moins heureuse et tout aussi singulière que sa vie. Parvenu à un âge avancé, et toujours sain de corps, pétillant d'esprit, il pouvait espérer d'atteindre les bornes les plus reculées de la vieillesse humaine. Un accident imprévu précipita sa fin. L'un de ses domestiques mit, par mégarde, un fragment d'opium dans un pot de roses muscates dont il se servait ordinairement pour se purger. Bourdelot en prit un matin, et s'apercevant au goût de l'erreur commise rejeta une partie du fatal médicament. Néanmoins il en éprouva de terribles effets. Pendant vingt-quatre heures il demeura dans un tel assoupissement, qu'il paraissait complètement insensible. Comme en cet état on s'efforçait de le ranimer en le réchauffant, il fut brûlé au talon par une bassinoire. Lorsqu'il sortit de sa léthargie, il ne se préoccupa guère de cette légère blessure ; la gangrène s'y mit, et il mourut le 9 février 1685, alors qu'il venait d'entrer dans sa soixante-seizième année (1). Il fut inhumé à Saint-Sulpice ; très-modestement sans doute, car un demi siècle après l'abbé Lebeuf y chercha sa tombe et son épitaphe, sans les découvrir (2). Les restes de l'infatigable pourchasseur de renommée étaient déjà confondus parmi ceux des morts les plus vulgaires (3).

Généreux envers sa famille comme envers les pauvres, il avait élevé les deux enfants de sa sœur. Grâce aux soins qu'il leur prodigua, l'aîné, Pierre Bonnet, son filleul en même temps que son neveu, devint médecin de la reine Marie-Thérèse d'Autriche, médecin ordinaire du roi Louis XIV, et premier médecin de la duchesse de Bourgogne. Il prit à son

(1) Nous empruntons ces détails au Dict. de Moréri. Dangeau annonce la mort de Bourdelot au jeudi 8 février 1685.

(2) V. Lebeuf, *Hist. du Dioc. de Paris*, t. I, p. 449.

(3) Le Gallia Christ. ne lui a consacré que la mention suivante, dans la série des abbés de Massai : *Petrus Michon, dictus Bonnet, ab. Bourdelot, regis consiliarius, abbas, 1634, 1662, 1668 et 1684. Decessit die 9 februar. an. Chr. 1685, ætatis suæ 76, t. II, p. 144.*



tour le nom de Bourdelot et l'entoura d'une nouvelle considération. Le plus jeune, Bonnet, payeur des gages du Parlement, littérateur et musicien, n'était pas non plus sans mérite, malgré son esprit fantasque. C'est à eux que l'abbé de Massai légua en mourant, avec son nom et sa fortune, cette riche bibliothèque qu'il tenait lui-même de Jean Bourdelot, qu'il avait augmentée avec un soin particulier, et qui, formée au commencement du siècle, transmise fidèlement d'oncle à neveu, finit par représenter les goûts littéraires ou scientifiques de trois générations d'amateurs distingués (1). C'est à eux qu'il légua aussi une quantité considérable de notes manuscrites sur la médecine et la musique. Que n'avait-il pas effleuré ! La vivacité de son intelligence le poussait à l'étude et sa malheureuse passion pour les succès du monde l'empêchait de rien approfondir. Il eut mieux fait pour sa gloire de désertier les salons et de consigner dans un ouvrage sérieux les résultats de sa longue expérience. Pierre Bonnet profita de ses notes pour composer un *Catalogue de tous les livres de médecine imprimés*, avec la vie des auteurs et la critique de leurs doctrines : mais il n'eut pas le temps de livrer à l'impression ce volumineux travail. Plus heureux, ou moins distrait par ses modestes fonctions, le payeur des gages du Parlement publia, d'après les manuscrits de son oncle, une *Histoire de la musique et de ses effets depuis son origine* (2). On y trouve des anecdotes piquantes, et parfois des aperçus qui ne manquent pas de justesse. Quant à des recherches profondes sur les développements de l'art, sur les différents systèmes de notation, sur les tonalités anciennes et modernes, sur l'harmonie, etc. ; il ne faut pas plus les attendre de l'abbé de Massai que de Bonnet, son neveu. L'un et l'autre avaient étudié la musique tout juste assez pour l'aimer avec goût et la pratiquer avec quelque habileté.

Ceci nous rappelle une anecdote que les recueils du temps ont conservée touchant Bourdelot (3). Nous avons déjà dit

(1) V. *Traité des plus belles bibliothèques de l'Europe*, par Le Gallois. Paris, 1680, p. 128.

(2) Ce livre eut plusieurs éditions. V. sur Bonnet-Bourdelot la Biographie des musiciens, par Fétis.

(3) V. Menagiana, avec les notes de La Monnoye. Coll. des Ana, t. II.

qu'il avait une jolie voix et chantait agréablement, en s'accompagnant avec une guitare. Plus d'une fois, par ses talents musicaux, il avait conquis les applaudissements des belles dames de l'époque. Nouvelle cause de dépit pour les envieux. Ils s'en vengèrent en composant une épigramme latine, qu'on attribuait au P. Vavassent, de la Compagnie de Jésus. Elle était adressée à *Bourdelot l'empressé, Vavassor Burdeloto ardelioni*. Pourquoi, disait-on, tant de prétentions diverses! médecin, poète, joueur de luth! Apollon lui-même a été obligé de choisir. Vous aussi, M. l'abbé, vous y serez contraint, quoique vous fassiez. Médecin, on vous néglige; poète, on vous méprise; vous resterez joueur de luth (1). A quoi Bourdelot, toujours prêt à la rispote, répondit spirituellement sous la même forme : *Bourdelot à l'énergumène Vavasseur, Burdelotus Vavassori energumeno*. Je ne me vante ni du titre de médecin, ni de celui de poète, je suis joueur de luth. Vous l'avez dit, et c'est tant mieux pour vous. De même que David a guéri par ses chants la folie de Saül, peut-être avec les miens je parviendrai à vous rendre l'esprit (2).

Outre les notes manuscrites confiées à la reconnaissance de ses neveux, Bourdelot a laissé plusieurs opuscules imprimés, tous écrits à la hâte et comme dérobés à ses occupations mondaines. Nous citerons notamment : 1° *Recherches et observations sur la vipère*, Paris, 1670, in-12. Il y combat l'opinion de Charras qui prétendait que la morsure de la vipère n'est dangereuse que lorsque ce reptile est irrité. 2° *Réponse à une lettre de Boccone, sur l'embrûsement du mont Etna*, Paris, 1671, in-12. 3° *Histoire de la maladie et de la mort de Mademoiselle de ...*, sans lieu d'impression, cet onzième décembre 1684 (opuscule ou plutôt collection de lettres, publiées par Bourdelot quelques mois seulement avant sa mort). 4° *Une vie abrégée du célèbre médecin Delorme* (mort en 1678), avec des observations sur ses doctrines et décou-

(1) Negligeris medicus, vates contemneris; ergo vel nullus posthâc, vel citharædus eris.

(2) Non medici, non me vatis jam nomine jacto,  
Sum Fidicen; laus hæc sufficit una mihi...  
Sanarunt ægrum Davidica plectra Saûlem,  
Forte meâ fies tu quoque sanus ope.

vertes. Ajoutons qu'on peut retrouver dans les *Conférences de l'Académie*, publiées par Le Gallois, quelque chose des opinions médicales et scientifiques de Bourdelot, sous le pseudonyme de Périandre, imaginé par l'éditeur (4).

En résumé, voilà un homme d'un esprit singulier, et d'une merveilleuse aptitude à toutes choses. La nature l'avait bien doué ; la fortune le servit mieux encore. Il faut même reconnaître que, s'il eut la triste habileté d'un courtisan, il n'en accepta jamais la basse platitude. Que lui manqua-t-il donc pour être un grand homme ? Ce qui manque à tous ceux qui préfèrent les succès éphémères du jour et les applaudissements frivoles du monde à une gloire solide et durable. Il lui manqua le travail constant, l'assiduité dans l'étude, un but digne de lui, et des aspirations élevées. Il n'eut pas non plus le sentiment délicat de la bienséance, la trempe du caractère, et, malgré sa vanité, ce juste respect de soi-même, sans lequel, nul ici-bas n'a droit au respect de ses contemporains et à l'estime complète de la postérité.

A. CHÉREST.

(4) Le Gallois a publié à différentes reprises un résumé des Conférences de l'Académie de Bourdelot. J'ai sous les yeux une édition intitulée : *Conversations académiques tirées de l'Académie de M. l'abbé Bourdelot*, par le S<sup>r</sup> Le Gallois, Paris, Claude Barbin, 1674, in-12. Dans la préface, Le Gallois parle d'un premier volume déjà publié chez un autre libraire, et se plaint de l'impression défectueuse qui l'a forcé à recourir aux presses d'un nouvel éditeur. Le Gallois a publié encore un autre volume intitulé : *Conversations de l'Académie de M. Bourdelot...*, etc..., *le tout recueilli par le S<sup>r</sup> Le Gallois*. Paris, Thomas Moette, 1675. Nous avons dit que ce volume était précédé d'une préface curieuse, à laquelle nous avons fait de nombreux emprunts. Quant aux éditions que nous n'avons pas eues entre les mains, nous nous abstenons de les mentionner, d'après des biographes dont les indications sont loin d'être toujours exactes.